

La vie à petits pas

ÉDITIONS EN MARGE
Québec, Canada

Courriel : hbertran_2000@yahoo.fr

Diffusion : www.lulu.com

Éditions En Marge et Paule Doyon
Dépôt légal / février 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 2-921818-61-2

Tous droits réservés

Paule Doyon

La vie à petits pas...

récit poétique

Éditions En Marge

Le chien aperçoit l'écureuil. Aussitôt il s'élançe. L'écureuil détalé. L'écureuil court, poursuivi par le chien, grimpe à l'arbre. Arrivé à mi-hauteur du tronc il se retourne - tête en bas - voit le vilain chien du voisin qui l'attend patiemment assis au pied de l'arbre. Bof! petit problème. Un tour sur lui-même et il continue de grimper, file sur une branche, saute sur le toit, attrape un deuxième arbre et redescend jusqu'en bas. Le chien repart à sa poursuite... Arrête-toi, arrête-toi un moment petit écureuil, j'ai à te parler...

Exactement ici. Près des trois lis d'eau dont l'une des fleurs mauves commence déjà à se flétrir, je suis. Je suis ici à regarder. À écouter frémir les herbes sous la brise. La vie n'est qu'un long regard. J'écoute le trille court, répété inlassablement par l'oiseau dont je ne sais pas le nom. Arriverais-je à comprendre le sens de son appel après l'avoir écouté mille matins? Le mystère du monde est-il enfermé dans cette phrase musicale que me répète l'oiseau inconnu? Le chant de la rivière est encore plus mystérieux, comme le chant du sang dans les veines. La rivière court au-dessus des pierres silencieuses. Les pierres pleines de savoir. Les pierres portent jusqu'à moi leurs milliers d'années de mémoire, m'offrent la gamme somptueuse de leurs teintes, de leurs dessins, quand la pluie lave leur peau poussiéreuse.

Pas un seul pouce de terrain qui ne recèle une plante, une herbe, dont la perfection nargue mon ignorance. Au bout de mon orteil un papillon pose ses couleurs, ouvre et referme ses ailes, me prend pour une fleur. Fleur lui-même, qui s'envole... D'autres minuscules insectes d'or dansent autour de moi, à deux, à trois, essaient de m'apprendre à voler...

Il faut se faire tout petit pour habiter le monde des herbes. Mais si l'on parvient à se concentrer assez fort on peut voir la lumière qui baigne tout ce qui vit à ras de terre. Un monde ignoré sous nos pieds. Là habitent les fraises une fois que les fleurs

blanches, qui préparaient leur venue, ont fondu leurs pétales dans le vent. Foule de nez rouges enfouis dans la mousse fraîche, bien gardés par l'armée des moustiques qui survolent cet univers lilliputien, minuscules bombardiers vrombissants armés de dards.

C'est sous ce ciel agité que les myrtilles fabriquent et colorent en bleu leurs collerettes dentelées. Des épervières orange ou jaunes étirent vers midi leurs têtes paresseuses vers le soleil avant de retourner, dès que la lumière fléchit, dormir jusqu'au lendemain dans l'oreiller de leurs corolles. Forêt d'étranges petites fleurs aux structures compliquées où habitent, comme dans le cœur granuleux des marguerites, de microscopiques insectes. Mauves villes végétales enfouies dans les herbes. Graciles clochettes d'or, rosettes de fins fils ou ces trois pétales crémeux qui ont l'air de sourire sur leurs trois feuilles vertes.

Petites fleurs je ne dévoilerai pas vos noms à personne. C'est ici, à ras de terre, que travaillent sans arrêt les fourmis. Elles construisent une minuscule maquette de notre avenir : villes surpeuplées d'individus agités, uniformes, programmés à l'accomplissement d'une tâche unique et monotone. C'est ce fébrile avenir, prophétisé par les fourmis, que tentent de fuir les gens réfugiés ici, échappés des pièges du siècle, du travail à la chaîne, de la télévision, des cinémas, des créations artificielles, des extravagances d'un monde en folie. Un retrait pour réfléchir à ce qui a pu conduire le monde là où il est. Découvrir si l'évolution a sauté une ligne, un paragraphe jugé ennuyeux qui recelait peut-être le secret. C'est ce que cherchent ici les hommes qui doivent franchir des kilomètres pour se procurer les provisions qui leur permettent de survivre loin des autres... des hommes en laisse!

Qui peut nous apprendre — à part la solitude — qu'on peut, sans aucune des drogues dont s'empiffrent les enfants de ce siècle, parvenir à voir nimbés de lumière les moindres grains de sable entre les pierres entassées au fond de la rivière, rien qu'en fermant les yeux? Quand un monde est trop loin, trop minuscule ou trop voilé, il faut le regarder sur l'écran des paupières fermées

après un long désir. Ce regard intérieur dépasse la perception du regard habituel. Tout y est éclairé de l'intérieur. De sorte que chaque détail étincelle. Observer la matière avec une telle intensité que le voile des dimensions se déchire pour laisser pénétrer l'esprit. Alors on peut se baigner dans l'infiniment petit et nager dans sa clarté dans une sorte d'extase qui dépasse celle qu'éprouve le corps dans l'amour physique. Les artistes et les mystiques atteignent par instant cet état subconscient de perception où l'esprit peut voyager dans la lumière, se poser sur l'aile des papillons ou se faufiler à travers les grains fins des pierres.

Est-ce la grenouille ou l'oiseau qui parle en ce moment? Combien de mondes habitent ici? L'univers des fleurs est-il plus parfait que celui des papillons ou celui des libellules bleues aux longues ailes diaphanes? Elles volent, s'arrêtent, repartent, légères, au-dessus de l'étang, se croisent à une vitesse vertigineuse sans jamais se frapper au cours de leur chasse aux insectes dans le ciel des fins d'après - midis. Prototypes de nos futurs avions que la grenouille digère abondamment. Tant de merveilles anéanties en un instant. Tant de drames. Pourquoi inventer des histoires? M'enfouir plutôt le nez dans le grand livre de la nature, comme les fraises dans la mousse, pour découvrir cet univers occulté.

Une marguerite se balance à deux pieds de ma chaise, d'autres l'accompagnent un peu plus loin en hoquetant de la tige. Les deux pieds sur la cité des fourmis je surveille leurs courses frénétiques. Leur taille fine, brune, leurs deux extrémités noires. Elles vont et viennent à vive allure au-dessus de leur ville de laquelle je n'aperçois que les trous d'aération. Par là, elles tirent leurs proies. Quelle activité monstre doit régner là-dessous : Montréal à midi. Derrière une feuille deux fourmis se chamaillent pour une mouche. Chacune la traîne victorieusement pendant un instant du côté de sa propre cité. Qui gagnera? Leur patience infinie use la miennne. Je m'en vais du côté de l'eau continuer de défricher un coin de rivière de sa forêt de pierres.

Opération aussi vaine que la lutte des fourmis. Le courant fort des eaux du prochain printemps en déterrera autant.

Au-dessus de ma tête, une flotte de nuages blancs avance dans le ciel des hommes. Ici le ciel est étroit. Il niche dans un cercle de montagnes, de forêts. Les épinettes, les pins et les sapins balancent doucement leurs aiguilles. Rien de dramatique ne se dégage d'eux. Pourtant de temps en temps l'un d'eux s'effondre sur le sol. Presque toujours quand je ne suis pas là, comme s'il voulait sa mort discrète. C'est ainsi que les arbres meurent, discrètement quand on ne les abat pas. Géants défaits par de minuscules créatures. Le temps tisse d'abord autour de leurs branches un linceul d'argent, transforme leur lente mort en oeuvre d'art. Faut-il abattre les arbres blessés ou laisser la nature s'arranger avec ses morts? J'opte pour la non-intervention. Il y a tant à faire chaque jour pour empêcher que des milliers de petites pousses grandissent et envahissent dans peu d'années mon espace pour m'asseoir. Malvenu serait ici l'homme qui plantait des arbres !

L'oiseau siffle encore une fois son air passeport pour je ne sais quel étrange pays du langage. Tous ces mondes qui m'entourent et m'excluent. Est-ce que j'existe pour eux? Les fourmis, sous mes pieds, sont-elles réunies en cercle dans quelque chambre souterraine à se demander si l'homme existe? L'une ose prétendre que oui, mais cette affirmation déclenche un éclat de rire général, elle se rétracte aussitôt. Et la vie reprend là-dessous. Les plus petites, minces comme un fil, courent d'un monticule à l'autre, hument chaque brin d'herbe, contournent les obstacles ou passent par-dessus, chercheuses infatigables qui ne prennent aucun repos poursuivant leurs courses ondoyantes sur le sable, niant mon existence, pendant que je les observe.

L'écureuil est venu en courant voler l'arachide, que j'ai placée dans l'assiette naturelle que forme le creux des racines d'une épinette, convaincu d'avoir accompli un vol. Une arachide volée est sans doute plus précieuse qu'une arachide offerte. Et la liberté de

l'écureuil est sauvée. Combien y a-t-il de brins d'herbe dans le monde? Une parmi les questions sans réponse, posées à l'homme qui sait tout. Simplifions : le nombre de grains d'or dans le cœur d'une marguerite? Imaginez maintenant que j'aie à compter les pierres au fond de ma rivière... J'aurai besoin d'un temps infini pour découvrir tout ce qu'il y a ici. Le langage amoureux du vent sur le corps nu, tous les sons, les grésillements, bourdonnements, bruissements, susurrements, cris aigres de l'écureuil, grelots des rapides de la rivière, tambours de la brise contre le mouchoir couvrant mes cheveux, le tireli-tireli-tireli joyeux de l'oiseau lointain et tous les autres bruits que mon oreille ne perçoit pas à travers ceux-ci. Le langage des fourmis, des fleurs, des papillons, des brins d'herbe, des pierres mêmes. Tout cela à saisir pour comprendre peut-être, le reste. Quelle étrange mouche vient se poser sur ma feuille pour lire ce que j'écris? S'envole, ne comprenant pas mes hiéroglyphes. Est-ce qu'un jour tous ces mondes superposés communiqueront, échangeront entre eux leurs expériences particulières?

Déjà il y a échange quand l'homme y puise des idées pour ses inventions, avions, hélicoptères, radars... etc. Verra-t-on un jour s'envoler dans le ciel un long vaisseau aux ailes légères, parfaitement adapté au vol et pouvant se poser sur un toit d'édifice aussi aisément que la libellule bleue sur la surface azurée de l'étang? Les épervières se balanceront-elles encore comme aujourd'hui, fleurs libres dans les champs, ou les villes auront-elles écrasé toutes leurs tiges quand la libellule bleue, format géant, volera dans l'espace? Ne restera-t-il pour notre regard que la vue de ces fleurs aux caprices énormes qui daignent, quand nous sommes assez patients pour les arroser chaque jour, fleurir dans nos parterres.

Ici les fleurs ne sont pas capricieuses. Elles poussent n'importe où, qu'on leur parle ou pas. Extraordinairement diverses, se remplaçant les unes les autres au gré des semaines, des mois. Sans aucun besoin de regards. Belles pour elles-mêmes. Solides et délicates. Cela gratuitement. Art total.

L'écureuil continue de courir de l'épinette à sa cachette, accomplissant des dizaines de détours pour se convaincre qu'il est plein de ruses et que je ne découvrirai jamais le lieu de sa retraite. C'est lui qui a recouvert le sol d'un tapis roux en égrenant, pour en manger le cœur, les cônes qui tombent des grandes épinettes. Il habite un univers de sable, de feuilles, d'herbes, de mousses fauves, d'aiguilles séchées, un monde à ras de terre, avec parfois une incursion rapide au sommet d'un arbre où il s' imagine sans doute, en sautant d'une branche à l'autre, enjamber les nuages et voyager dans le ciel. Sous cet univers à ras de sol de l'écureuil, dans la forêt des mousses, s'agitent encore, invisibles à mes yeux, de vaillantes petites créatures que je ne connais pas. Elles errent dans leur monde propre, ignorantes du mien.

Après avoir flâné à travers la forêt ce matin, j'ai compris que, plutôt que de repeindre l'armoire comme prévu, je devais cueillir mes fraises. Mes fraises, car ce sont bien les miennes après toutes les heures que je passe à essayer de les débusquer dans la forêt de broussailles. Je tiens à ma tarte de petites fraises sauvages que je ferai cuire dans le four de mon poêle à bois pour retrouver la saveur unique des tartes de nos grands-mères. J'entreprends donc, avant que le soleil ne devienne trop encombrant, de ramasser des... un lapsus allait me faire écrire « des phrases » au lieu de « des fraises ». Lapsus évocateur. En effet, rien ne stimule plus mon imagination que l'effort manuel. Et c'est un effort de cueillir ces petits fruits qui se dissimulent si bien, que je les soupçonne de préférer finir dans le ventre de l'écureuil plutôt que dans une tarte. Il y avait pourtant une multitude de petites fleurs blanches il y a quelques semaines qui me faisaient rêver à ces grands champs de mon enfance où on cueillait les fraises à pleines mains, sans presque bouger, de quoi faire des confitures pour tout un hiver. Ces petites fraises-ci sont des fraises des bois, rares, un peu acidulées, mais délicieuses quand même avec du sucre, de la crème, comme ça, n'importe comment!

J'avance sur un sol sec où s'étalent les dentelles d'argent des lichens. Je folâtre à travers les épervières dont les fleurs sont à peine éveillées, encore à demi ouvertes. Mes jambes effleurent les bouquets de marguerites et les hautes touffes vertes, vivantes, qui s'élancent au-dessus des herbes mortes. Tout en cueillant une fraise ici et là entre les tiges encore courtes des gerbes d'or, qui sont à préparer leurs fleurs dans l'invisible, j'aperçois les lilliputiennes cladonies, dont les minuscules pétales, rigides comme la pierre, éclairent de leur rouge vif les mousses étoilées du sol. Mon plat se remplit très, très, lentement...

Tous les moustiques de la forêt vrombissent autour de moi, sans m'attaquer encore. Mon insecticide les rend polis. Un petit crapaud saute devant moi, puis s'en va vers l'étang. Je me relève un moment pour détendre mon dos et contempler mon grand champ d'épervières. Leurs têtes s'étirent, tassées à plusieurs sur une même tige. J'ai peine à croire que toutes ces plantes, étroitement serrées les unes contre les autres sur le sol, ces lichens rigides, ces mousses douces, ces tiges vides dont je ne retrouverai le nom que quand elles auront tissé leurs fleurs, étalent leur beauté pour mes seuls yeux. Même les fraises ne sont pas pour moi, elles sont pour l'écureuil, pour les oiseaux, pour des petites bêtes que je ne connais pas. Mais je les cueille quand même. En même temps que mon corps, mon esprit travaille, émerveillé par l'adresse de la nature à recouvrir les pierres de ces laineuses dentelle d'argent d'où émergent, là comme dans les mousses, les microscopiques têtes écarlates des cladonies. Les insectes autour de moi protestent de plus en plus fort. Mon insecticide a dissipé tous ses pouvoirs. Mes bras manient infructueusement des épées invisibles contre ces escadrons de minuscules monstres sanguinaires. Vaincue, je regagne ma cache de moustiquaires.

Kafka affirmait que les écrivains ne devraient jamais publier un livre de leur vivant. Comme Kafka ne voulait pas non plus publier de livres après sa mort, cela revenait à dire qu'un écrivain doit écrire pour personne. Aussi, moi j'écris pour l'écureuil. Ainsi, je peux parler des choses dont on ne parle pas dans les

romans: d'herbes, de fourmis, de fraises, de maringouins, étaler de simples fragments de la mémoire ou de l'instant. Je peux exalter la dure beauté de la vie, et piétiner volontairement ses petits quartz de silex. Puis, continuer à traverser la douleur en silence.

J'ai l'air d'être immobile en ce moment, comme ça assise dans mon pliant. Mon corps ne bouge pas. Encore qu'il roule avec la Terre. Mais ma conscience avance sans arrêt sur la route du temps, filmant chaque instant, emmagasinant chaque image, chaque bruit, chaque odeur dans mon subconscient. Il suffit que je descende au fond de moi rassembler tous ces bouts de pellicules, pour me projeter des tableaux épars, qui deviennent mon cinéma intérieur où je m'apparais presque étrangère à moi-même. Seul le fil ténu de ma mémoire me relie aux nombreux êtres que je fus.

Hier un homme est venu nous livrer du bois. Il était accompagné de sa femme. Une femme libérée, qui travaille maintenant aussi dur qu'un homme. Ils ont fait cinq voyages pour cinq cordes de bois. – S'il en manque, faudra le dire, a-t-il prévenu, au cas où nous serions capables de nous apercevoir que le compte n'est pas bon. L'endroit ne lui rappelait que des guêpes et des cheveux coupés. Des guêpes emmêlées dans les cheveux de sa petite fille... et des cris. Je soutiens que les guêpes sont douces pourvu qu'on ne les attaque pas. Jadis les bouchers leur offraient du foie pour les attirer dans leur commerce afin d'éloigner les voleurs. Nos guêpes ont fixé leur fragile maison ronde au coin de l'avant-toit du hangar. Confiantes, elles nous laissent rôder dans leur territoire en voisines pacifiques. Mais gare aux étrangers qui s'approchent! Elles sont comme chacun de nous, inoffensives, mais aussi, méfiantes.

Aujourd'hui les prunelles dressent leurs tourelles mauves partout dans l'herbe, pendant que les épervières, elles, commencent à se disperser. Mais déjà les vergerettes apparaissent ici et là. Toutes ces fleurs, aux santés solides, qui m'entourent, que je n'ai

pas besoin d'arroser, ont choisi leur sol et le genre d'humidité qui leur convient. Fleurs indépendantes qui n'ont aucunement besoin de moi. Je cueille une prunelle pour l'examiner de près. Entre les petites tours vertes, qui s'étagent pour former son cœur, apparaissent des grains bleu foncé qui deviendraient d'autres fleurettes si je n'avais pas interrompu brutalement le cycle.

Mais peu importe ici que je coupe une fleur, la nature les répand en pluie de couleurs. Au milieu de toutes ces merveilles, j'en viens à me désoler d'avoir trop souvent enfermé mon esprit dans l'air raréfié des livres. Quel affront pour lui, conçu pour l'observation directe. Le livre de toutes les sciences connues et inconnues s'ouvre, quand je prends contact avec la nature. Les milliers de pierres de ma rivière portent, écrites en elles, l'histoire géologique complète de la Terre. Chaque plante, chaque animal, représente une étape de l'évolution de la vie. Tous les organes du corps humain sont déjà dessinés dans les fleurs ou forment certains types primitifs d'animaux terrestres ou marins. Les insectes sont peut-être les prototypes de quelques êtres futurs...

J'écris les deux pieds sur un nid de fourmis, comme sur la ville de l'avenir, caressée par la brise de la rivière qui fait valser le feuillage léger des asters sur sa rive. Au centre de Montréal en ce moment il doit faire une chaleur torride. Je découvre la beauté des noms chantants des fleurs et des herbes qui m'entourent. Elles me regardent dès que je sais leur nom. Je veux apprendre tous vos noms petites fleurs, comme on apprend le nom des gens que l'on rencontre pour les saluer par la suite. Je vous côtoyais sans vous connaître, j'apprendrai chacun de vos noms pour que, comme la viorne sur son écran sombre de conifère, vous puissiez me sourire de toutes vos couleurs quand je vous aperçois de loin.

Un brin de mil se balance contre mon genou. Je comprends ceux qui viennent ici s'abriter du monde. Ils ressentent une menace, un danger. La vie en eux crie que pour demeurer saine, elle doit rester en contact avec la nature, se libérer de la cote de bruits des villes, afin d'entendre à nouveau le ronronnement doux du simple bonheur.

Hier pourtant, je suis retournée dans ma ville. Encore que ce n'est qu'une petite ville. Ma ville où on ne lit rien de ce que j'écris. J'écris pour l'écureuil ou pour les marguerites qui m'encouragent en opinant de leurs petites têtes, tandis que leur oeil jaune se mire dans le soleil.

Les gens de ma ville, ma conscience les a filmés chaque jour. Ils demeurent au fond de ma mémoire, bouts de vie que je ne parviens pas à rassembler pour en faire une histoire. Il me manque trop de séquences. (Comme lorsque enfant je réunissais les courtes bandes de pellicules trouvées dans les poubelles du cinéma de mon village sans pouvoir, avec ces seules coupures, reconstituer le film projeté sur l'écran la veille.) Je ne peux pas reconstituer leur vie. Je n'aperçois que leurs visages contre la vitre du temps. Ils habitent un univers opaque. Ils se méfient, ils refusent de m'ouvrir. Je ne peux pas les forcer. Qu'ils restent inconnus! qu'ils gardent leur vie cachée! Ils ne seront pas les seuls passagers de la Terre à repartir sans rien nous dévoiler de leurs pensées secrètes. Je les laisserai donc dehors, à l'air libre. Je comprends qu'ils ne tiennent pas à s'enfermer dans un livre.

Suis-je venue sur la Terre en croyant qu'on avait encore besoin de livres ici? Alors je me suis trompée de planète. Sûrement qu'il existe dans l'univers une multitude de planètes habitées. Comment ne pas se tromper alors? Comment ne pas perdre son chemin, surtout si comme moi on n'a pas le sens de l'orientation, à travers les milliards de planètes de l'univers? Et me voilà ici, où personne ne me reconnaît. Ils sont peut-être, les gens de la planète où je devais aller, à m'attendre à se demander pourquoi je tarde à venir, alors qu'ici on ne se soucie même pas que je puisse disparaître...

Malgré ce qu'en dit Kafka, j'envie les écrivains dont les éditeurs publient tous les livres, que les distributeurs distribuent, que les libraires mettent en montre. Les écrivains qui entrent dans toutes les maisons par la porte de la bavarde télévision. Moi qui n'écris que pour l'écureuil, pour les fleurs, pour les pierres,

pour le silence. Moi dont les mots sombrent et disparaissent dans les rapides de la rivière. J'écris là où j'écoute le vent parler. Couverte d'insecticide. Mon corps luisant de l'huile de l'indifférence. Un papillon orange me frôle. Je croyais avoir cueilli toutes les fraises ce matin... et il en reste encore autant. Est-ce qu'elles se réincarnent?

Hier, l'éboueur est passé. Passé est le mot exact. Car il n'a rien ramassé. Trop lourd pour lui, qu'il a dit. Je m'interroge. Si petite, comment ai-je pu, moi, apporter cette poubelle jusqu'à la route? J'aperçois le squelette d'une fleur d'épervière. Un petit fantôme de pollen. Bientôt elles se seront toutes envolées dans le vent. Il se passe ici des drames qu'on ne voit pas. Des fourmis meurent chaque jour sous nos pieds. Dans l'étang les grenouilles avalent des centaines de petites créatures. Le soir la lampe au kérosène grille des milliers d'insectes. Entre les herbes, dans l'eau et sur le sable se déroulent sans arrêt des guerres terribles et des massacres. Pourtant, je n'entends que le silence. Mon oreille ne capte pas les vibrations de la violence et de l'angoisse des mondes infiniment petits.

L'écureuil est devenu familier. Il court sur mon corps à la recherche d'arachides. Sitôt que je le récompense, il s'enfuit cacher son trésor dans son terrier. Le voilà qui avance par petits sauts robotiques comme un petit animal mécanique qu'on remonterait avec une clé. Sa tête tourne d'un côté de l'autre comme mue par un ressort. Petit robot de poil, programmé pour amasser des noisettes, incapable de demeurer immobile plus d'une seconde, sa queue enroulée sur son dos. Son cœur est-il mécanique ou est-il vraiment capable d'amitié?

Sur l'étang les fleurs des nénuphars ont commencé à s'ouvrir. Comme les épervières elles se lèvent tard et se couchent tôt. Seule une grande lumière les fait sortir de leurs pétales repliés. Alors elles s'épanouissent au milieu de l'étang comme des princesses, entourées d'une cour de larges feuilles où se posent parfois les grenouilles, comme des princes non encore transfor-

més. La vie des fleurs de nénuphar est brève, quelques jours, et encore si un chevreuil ou un orignal ne les bouffe pas avant... Partout les touffes vert argenté des immortelles surgissent de l'herbe, comme du sable, indifféremment. Leurs mignonnes fleurs s'ouvriront bientôt pour former de grosses touffes beiges. Refusant de mourir comme les autres à l'automne, leurs fleurs séchées égayeront les minces couches de neige pour prouver qu'elles sont en effet immortelles.

Deux grenouilles se sont installées là où j'ai creusé mon « Spa » naturel dans la rivière. Petites effrontées qui croient que j'ai enlevé les pierres pour leur confort. On ne bouleverse pas la nature sans résultats imprévus. Je dois maintenant me baigner avec deux grenouilles. Onze petits canards glissent rapidement sur le courant de la rivière comme s'ils étaient actionnés par un moteur... Ils ne volent pas encore. Au moindre bruit la cane les dissimule entre les pierres ou dans les herbes de la rive.

Voici l'écureuil qui vient de nouveau quêter nerveusement sur ma feuille... et sans même y lire une ligne. Ce matin un orignal maladroit est venu s'empêtrer bruyamment dans la clôture. Venait-il boire à la rivière ou bien déjeuner de ma plus belle fleur de nénuphar? Affolé par le bruit il est reparti vers sa forêt sans satisfaire son désir.

Au bord de l'étang les quenouilles commencent à se former. Elles s'élancent dans leurs gaines encore vertes. Est-ce la verge d'or qui est en train de fleurir ce matin près du chemin, et quelles sont ces mystérieuses clochettes qui refusent de dire leur nom à mon livre de plantes?

Je ne comprends rien de ce que me bourdonne une mouche à mon oreille, ni pourquoi elle m'assaille comme si j'étais une intruse. Je suis pourtant chez moi, le notaire l'a écrit sur l'acte de vente. Peut-elle en dire autant? Les bourgeons des rosiers sauvages vont s'ouvrir demain peut-être, près de quelques épervières fleuries en retard dans le sous-bois près de l'étang. Devrais-je

taire, comme Ingram, mon incessant combat contre l'armée des moustiques pour laisser croire que cet endroit est parfait?

Les fougères étalent leurs grandes feuilles douces, voilent les sentiers. La nature tisse sa mousse autour des cadavres des arbres morts, les grignote doucement près de l'étang sur lequel veille depuis le début du siècle le grand pin rempli de mémoire. Encore deux crottes d'écureuil sur ma feuille... est-ce sa monnaie d'échange: une crotte par arachide?

À côté des fleurs rachitiques, que j'ai témérairement semées au printemps, surgissent, solides, jaunes à cœur brun, d'autres fleurs que je n'ai pas semées et qui me narguent. Chaque sol est capable tout seul de faire surgir les fleurs qu'il est en mesure de nourrir. Chaque fleur en connaît beaucoup plus en chimie organique que nous. Voilà que passe la marmotte... aurait-elle envie de s'établir ici? Trois marguerites me regardent. J'ai aperçu l'épilobe qui érige maintenant ses tours roses le long de la route, et l'onagre, jaune, pas encore tout à fait fleurie. Il reste quelques épervières dans l'ombre. Une autre fleur de nénuphar est en train d'ouvrir, je découvrirai demain sa couleur.

L'écureuil n'est pas encore venu ce matin. En l'attendant, j'essaie d'imaginer sa façon de concevoir le temps. Sa philosophie. Il prend trois minutes et demie pour transporter une arachide à sa cachette et revenir en quêter une autre. Une heure équivaut donc pour lui à 17.142857 arachides. Une journée, à 411.42856 arachides, une année à 150171.42 arachides! La forme de l'écale de l'arachide est celle d'un huit, ce qui symbolise l'infini. De plus, il y a deux amandes dans chaque arachide, ce qui donne, avec l'écureuil lui-même, le chiffre trois. S'il additionne ma main qui lui tend l'arachide, cela donne 4, le chiffre de la stabilité. En ajoutant Ingram, qui a acheté les arachides, plus le vendeur d'arachides, cela donne 6, le chiffre de l'abondance que représente le tas de signes de l'infini dans son terrier. Donc, 3 plus 4, plus 6 sont les chiffres qui assurent le bonheur de l'écureuil l'hiver venu. C'est fou? Bien sûr. Pourtant, c'est avec des discours semblables que parle la numérologie.

Si je n'étais pas si paresseuse j'irais voir si la fleur du nénuphar est ouverte. Mais pourquoi me déplacer, elle ouvrira sans que je la regarde. Quand je ferme les yeux il n'y a plus qu'un noir rempli de bruits. Si j'étais aveugle que pourrais-je imaginer à partir de ces bruits? Le vent, quelle étrange chose qui avance, passe sur moi sans m'écraser, continue, revient, qu'est-ce? Quelle forme a le vent me demanderais-je? Peut-être lui en donnerais-je une, lui qui n'en a pas. Les moindres sons: piaillements, grésillements, pépiements, croassements pourraient sortir d'êtres énormes, à quoi ressemblerait le monde vu uniquement par l'ouïe? Me serait-il hostile ?

Quand j'ouvre les yeux je vois la masse des arbres où des feuilles bruissent et la rivière sur les eaux de laquelle court la lumière. Les herbes se balancent. La table à pique-nique, le foyer, eux sont immobiles. Je ne vois toujours qu'un coin res-

treint du monde. Si j'étais ailleurs ce serait une autre image. Ailleurs d'autres yeux voient au même moment autre chose. Mes yeux ne s'ouvrent que sur un coin de la réalité. Si tout à coup mes yeux s'ouvriraient sur ailleurs, se trompaient. Se pourrait-il qu'ils s'ouvrent sur une autre dimension où leur vision accrue me montrerait plus encore? Pourquoi cela ne serait-il pas possible cette autre paire d'yeux? Aussi possible que la différence de perception entre quand je ferme les yeux et les ouvre.

Si je n'avais jamais ouvert ces yeux que je possède, je croirais peut-être que la chaleur du soleil est seulement une impression, que le soleil n'existe pas. Et si les impressions qu'on a parfois avaient une existence réelle? Si d'autres êtres existaient? invisibles pour nos yeux présents, nos yeux pas vraiment ouverts. Il pourrait y avoir ainsi toute une hiérarchie de sens, non encore développés, qui nous voilent une grande partie de la réalité. Et cela ne serait pas plus mystérieux que le phénomène qui se produit quand j'ouvre ou ferme mes yeux. L'écureuil peut-il comprendre cela dans son temps d'arachides? Y- a-t-il tracé autre chose dans son petit cerveau que la carte de son étroit univers délimité par les quelques noisetiers avoisinants? Mes pensées folârent, voltigent comme les papillons de l'herbe, se posent tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des branches fournies de l'imagination.

Certains sont persuadés que les écrivains doivent beaucoup voyager pour trouver de quoi écrire, ils leur donnent des bourses. Certains sont persuadés que les écrivains méritent de l'argent pour écrire, ils les subventionnent. À ce compte, certains se persuadent vite d'être des écrivains. Mais où qu'un écrivain soit, ses yeux ne sont pas plus grands que son monde intérieur. Argent ou pas le vrai écrivain écrira jusqu'à sa mort. Une seule vie ne suffit pas à décrire le contenu d'un mètre carré de sol. Le cerveau est comme une plante, les nombreux changements de pots ne lui valent pas grand-chose. Tout est dans le cerveau et dans le regard. Il ne sert à rien à un aveugle de parcourir le monde.

Plus d'arachides pour l'écureuil ce matin. Mes provisions sont épuisées. Il attend, incrédule. Hier nous avons eu des visiteurs. C'était la fête pour l'écureuil que chacun voulait voir courir. Conséquence: ce matin plus une seule arachide. Il attend sur la marche de l'escalier comme un petit chien confiant. Soudain, qu'est-ce que c'est? ... Il sent... yum ! ...yum ! et le voilà transformé en chat qui lèche avidement le beurre d'arachides étalé sur un morceau de pain. D'ordinaire, toujours pressé, il ne s'arrête pas pour manger sur place, mais là, trop grande délice! De plus, gros problème de transport... Mais son instinct lui fait rapidement des reproches. Alors il essaie de trouver un angle miraculeux pour enfoncer le morceau de pain dans sa bouche. Après avoir déployé en vain tous ses talents de jongleur, il se résout à tenir simplement son trésor entre ses dents et s'enfuit en courant vers son terrier. Le voilà redevenu Tom l'écureuil, incarnation de la prévoyance, jusqu'au nouveau problème... de conservation.

Bizarrement cette scène me ramène à Dieu... Peu me gêne d'oser croire en l'existence de ce qu'il est convenu d'appeler Dieu, faute d'un nom plus approprié à donner à cette énergie indéfinissable. Car je trouve follement absurde, devant l'immensité de l'univers, de nier l'existence d'une énergie infiniment plus intelligente que mon propre petit cerveau humain. Hors, en observant l'écureuil qui incarne si bien la vertu de prévoyance, je me demande si, le *si Nié* n'aurait pas, en construisant toutes les formes matérielles de la vie, développé d'abord dans chacune d'elles une vertu particulière, qu'il allait plus tard réunir dans l'homme. Car depuis l'amibe jusqu'à l'homme, chaque animal reflète une propension naturelle à un certain comportement. De sorte, qu'en contemplant la nature nous pouvons découvrir, non pas différents essais manqués pour aboutir au caractère complexe de l'homme, mais voyons plutôt se dérouler le lent montage, étape par étape, de l'esprit et du corps humain...

Car tout ce que nous voyons autour de nous nous constitue. Ainsi, dans le cerveau et la pensée de l'homme se retrouve, à

l'état libre, tout ce qui constituait des instincts particuliers chez les autres formes vivantes. Comme si l'homme était la synthèse de toute la création. Dieu, lui-même, s'y retrouvant obligatoirement inséré. Puisque tout ne peut être constitué que de lui, s'il était la seule énergie à exister.

Ainsi s'explique peut-être la grande misère des hommes: une inhumanité qui remonte parfois de la cave sombre de notre passé lointain où nous ne nous reconnaissons plus nous-mêmes tant il y fait noir. Où nous luttons contre toutes les peurs des premières heures du monde. On peut peut-être expliquer les guerres, les crimes, par cette faiblesse de l'être qui le ramène parfois, comme une vague de fond, bien loin en arrière de son évolution présente. Dans le meurtrier, qui sait si ce n'est pas le lion ou la panthère qui resurgit un instant de son passé? Le mur du passé ne nous est pas encore assez infranchissable. Nous sommes des voyageurs venus du fond de la bête. Nous ne nous sommes pas encore tout à fait atteints. Seulement à l'aurore de nous-mêmes, nous nous agrippons avec peine à la fenêtre lumineuse de notre être.

Hier, dans la soirée, il y avait quatre chauves-souris dans le chalet. Je suis restée dehors pendant qu'Ingram essayait de les attraper à l'aide d'un sac de papier. On aurait dit qu'il jouait au badminton. Il a réussi à en attraper trois et les a libérées au-dehors, car les chauves-souris sont très utiles même si on en a peur quand on ne les connaît pas bien. Elles mangent les insectes. Et ici, les insectes, on en a. La quatrième chauve-souris, on a supposé qu'elle était sortie toute seule sans qu'on s'en aperçoive. Mais une fois couchés, on a pu constater qu'elle était encore là. Alors on l'a enfermée dans la cuisine pour la nuit. Ce matin on ne la retrouve plus. Les chauves-souris se dissimulent parfaitement le jour. Une fois une invitée en a découvert une dans la corbeille à papier. Croyant qu'il s'agissait d'un jouet de caoutchouc elle la tenait par l'aile en riant... jusqu'à ce que je lui apprenne que c'était une vraie chauve-souris...

Selon Jung, nous sommes une petite boule psychique qui se développe lentement... Comme Freud ramenait tout à la sexualité, Jung ramène tout au psychisme. Les futurs grands psychologues ramèneront l'homme à quoi? À l'amour peut-être.

Quand Ingram est en colère, il prie. Quand il se bat parmi les ombres des provocantes nouvelles du journal télévisé, quand les manchettes des journaux l'attaquent, quand les prix montent, il prie. Quand des taxes de toutes sortes lui sautent dessus, quand les discours des gouvernants l'agressent, quand toutes les autos du monde entier décident d'emprunter la même route que lui, quand le chat le réveille, il essaie d'évacuer tout cela en récitant des... prières. Moi j'ai toujours eu en horreur les prières. Aussi quand Ingram prie, je me bouche les oreilles. Les Québécois prient beaucoup. Je n'ai jamais entendu un Français prier. Ils ignorent tout du puissant vocabulaire de l'église. Aussi, quand ils se fâchent ce sont plutôt mille putains et cent bordels qui s'échappent de leur bouche. Chez-nous c'est la religion qui obsède, en France c'est le cul faut croire. Mais à tout prendre, est-ce que les mots: calice, hostie, calvaire, tabernacle ou Christ ne sont pas plus propres? J'ai suggéré à Ingram d'ajouter deux lettres à chaque mot de ses prières pour en adoucir un peu le son ça donnerait: shalice, shostie, shalvaire, shabernacle, shchrist. Mais Ingram refuse, disant qu'alors ses prières seraient moins efficaces.

Qu'essaie d'exprimer l'oiseau que j'entends chanter sous la pluie? la beauté du monde, ou sa liberté? qui ne va pas sans restriction. Il doit manger lui aussi. Et prévoir les saisons afin de se retrouver dans le bon pays dans la bonne saison. Déjà dans l'animal, il y a d'enregistré plus qu'un mot du code. Quand donc dans l'homme sera-t-il inscrit tout le livre? Quand donc connaissons-nous tous les secrets de la vie? La fleur qui s'ouvre pour un seul jour... pourquoi? L'enfant qui naît pour une seule heure... pourquoi? Pourquoi le mystère de l'existence nous reste-t-il entier? Si un enfant adopté cherche à retrouver ses parents, ne devons - nous pas chercher à découvrir nos racines les plus profondes, seules capables de nous révéler notre vraie identité?

Aujourd'hui la rivière est basse. Juste assez basse pour prendre cette teinte fauve, causée par les reflets des épinettes mêlés à la couleur du sable au fond de l'eau. Ici et là surgissent à la surface les grosses pierres du fond. On dirait des coudes de géants. Mais quand toutes les pelles du barrage du grand lac Mékinac sont fermées, l'eau est encore plus basse. Alors on peut la traverser à pied en sautant d'une pierre à l'autre. En hiver les eaux deviennent sombres entre les rives de neige. La rivière court alors bruyamment, long trait d'union noir et tumultueux, entre le lac Mékinac et le Saint-Maurice. Aujourd'hui elle se repose, non sans échapper quelques bouillons coléreux autour des grandes pierres.

Après plusieurs heures passées à lire, à me démener à travers la forêt broussailleuse des phrases de Louis Hamelin, je l'ai abandonné à sa " Rage " alors qu'il annelait depuis des pages à couper un bouleau sur le terrain de son voisin, en se remémorant tous ses ancêtres bûcherons. Je finirais plus tard ce livre. J'avais à nettoyer ma propre forêt. Et pas avec une scie mécanique. Avec une scie ordinaire, au bout cassé en plus. Je suis allée, sans émettre le plus petit "han!" couper une cinquantaine d'arbres... J'en ai fait un tas que j'ai transporté, seule, avec mes deux bras jusqu'au foyer où je les ai brûlés. J'ai coupé une cinquantaine d'arbres en moins d'une demi-heure. Eh oui! Et mes ancêtres n'étaient même pas bûcherons. Une cinquantaine d'arbres avec ma petite scie ordinaire, avec son bout cassé et pas aiguisé du tout, pendant qu'Hamelin s'essoufflait dans son livre, sur son bouleau, avec sa scie bien aiguisée par son voisin. Tout ce temps, Ingram me criait : « Mais arrache-les plutôt! Sinon ils vont repousser! ». Oh! ai-je oublié de mentionner que mes arbres mesuraient tout au plus entre dix à douze centimètres de haut? Ben quoi! c'était des arbres en puissance, on a à peine le temps de se retourner qu'ils nous dépassent en hauteur! Qui ne connaît pas la forêt ignore jusqu'à quel point la forêt sait se défendre.

Je n'attends plus après le facteur. Pour aujourd'hui, du moins. Il est passé et je n'ai rien reçu. Soulagement pour un jour. Pas de

manuscrits retournés. Tant que je ne n'ai pas reçu de mauvaises nouvelles, je peux conserver l'espoir d'en recevoir de bonnes. Pour un jour encore. Je regarde les arbres et j'attends leurs feuilles. Demain elles seront peut-être là. Du coup, le pommier de ma maison de ville fleurira. Un pommier en fleurs est une merveille... mais éphémère. Le reste du temps à ramasser les pommes tombées et même pas bonnes à manger. Pourquoi attendons-nous toujours après quelque chose? Après le facteur, après les feuilles, après le printemps, après l'été, après les événements, après demain, pourquoi? Comme si la vie n'était qu'une salle d'attente. Comme si demain ne nous rapprochait pas chaque jour de notre mort.

Regarder passer la vie dans l'instant est bien plus sage. Aussi, je me prends à vivre comme l'écureuil. Je m'arrête à chaque brin d'herbe, le contemple comme un chef-d'œuvre. Je découvre tout ce qui pousse, se voit, se cache, existe autour de moi. Il n'y a pas de chiffre pour écrire le nombre des mondes qui s'emboîtent à l'infini...

Chaque soir avant de me coucher, dans mon chalet isolé (un seul voisin sur deux kilomètres à la ronde), je dépose mes lunettes près de mon lit. Au cas où des Extraterrestres décideraient de débarquer ici. Je veux les voir nettement, non pas enveloppés du nuage de ma myopie. Je veux savoir s'ils existent réellement, non pas être la victime d'une illusion. De prendre un arbre ou un animal quelconque pour un visiteur venu de Vénus, de Mars ou d'une étrange galaxie et la lune pour un mystérieux vaisseau. Depuis quinze ans que je prends ces précautions, je n'ai encore rien aperçu qui ressemble à ces Soucoupes-Volantes que tant d'autres voient régulièrement... Mais un phénomène étrange, presque aussi mystérieux, m'est arrivé l'autre nuit. Voilà: plutôt que de voir des Extraterrestres, j'en ai rêvé. Rien d'étrange là-dedans? Attendez! j'étais aussi de cet avis en me remémorant mon rêve le lendemain. J'avais rêvé que je m'éveillais, je sortais de ma maison et découvrais une foule de curieux rassemblés dans la ville. Malgré la nuit, il faisait clair comme le jour à cause

d'un immense vaisseau spatial, tout illuminé, qui flottait dans le ciel... Ce vaisseau, aussi grand que la ville elle-même, n'avait pas la forme des Soucoupes-Volantes que leurs visionnaires décrivent, mais empruntait plutôt la forme irrégulière et bosselée d'un nuage. On aurait dit un univers qui arrivait sur nous. La foule regardait ébahie. Je ressentais une émotion intense, un sentiment merveilleux, je pressentais que nous allions enfin découvrir le secret de notre existence. Nous attendions tous, suspendus à cette vision apaisante, sentant fortement au-dedans de nous qu'il y allait avoir une grande révélation. À cet instant, je m'éveillai. Hélas! Ce n'était qu'un rêve.

Mais le fait inexplicable, c'est que deux jours plus tard en regardant un film à la télévision, dont j'oublie le titre et même le reste de l'histoire, je constatai, stupéfaite, que l'héroïne, à la fin du film, contemplait dans le ciel exactement le même vaisseau vu dans mon rêve deux jours plus tôt. De plus, elle paraissait éprouver la même émotion que j'avais ressentie moi-même dans mon rêve. Je n'avais jamais vu ce film auparavant. C'était d'ailleurs un film tout récent. Ce dont notre cerveau est capable est un bien grand mystère. J'ai beau mettre mes lunettes, je ne comprends pas davantage ce qui m'est arrivé.

Comme vous pouvez le constater, ceci n'est pas un roman. Pourquoi écrirais-je un roman? Une histoire fictive? Quand autour de moi le réel appelle. La vie d'un être fictif ne peut pas m'intéresser autant que la vie d'un être réel. Même qu'un seul être réel ne peut pas m'intéresser autant que l'ensemble de l'humanité. Seul l'ensemble de l'humanité peut m'expliquer le monde et sa raison d'être, m'aider à décrypter le mystère de la vie. Car il y a toujours une réponse cachée quelque part, que l'homme qui cherche découvre.

La nuit dernière, je me suis levée pour aller au petit coin, qui n'est pas un petit coin, mais plutôt un long rectangle. Je suis pas-

sée par le salon, qui n'est pas un vrai salon, mais plutôt un endroit où j'aime écrire, ou une chambre d'appoint avec son vieux divan. Et c'est en passant par ce faux salon que j'ai aperçu la lune, toute ronde. Alors comme il n'y a pas beaucoup de pleine lune dans un été, j'ai éteint ma lampe de poche et j'ai fait le tour des fenêtres pour admirer la nuit éclairée. La lune m'apparaissait, immense, au-dessus de ce qui paraissait être une montagne, mais n'était, je le savais parce que je vis ici le jour, qu'un amas d'arbres. Une lumière brumeuse blanchissait le sol et toute la large brèche, qu'il a fallu pratiquer dans la forêt pour y construire notre habitation. Puis, j'allai mettre mes lunettes. Du coup, la lune rapetissa de moitié! Tout m'apparut plus net. La lune ressemblait maintenant à un petit projecteur qui dirigeait une lumière froide à travers les arbres qui en paraissaient tout échevelés. Il ne restait de brume qu'un léger voile qui semblait frissonner et courir sur la rivière. Le paysage prenait un aspect surréaliste dans cette lumière blanche qui argentait la nuit.

Je n'entendais pas le moindre bruit. Tous les animaux dormaient ou étaient figés dans ce paysage étrange. Le pliant vide abandonné sur la plage devenait un objet singulier. J'aurais été terrifiée d'y apercevoir un homme assis. En effet, apercevoir un corps humain, si on ne s'attend pas à sa présence en cet endroit précis, nous remplit d'effroi. Même que notre propre image dans un miroir, qu'on ne savait pas placé là, nous effraie un instant. Serait-ce que le corps humain nous est étranger? Serions-nous des esprits vêtus d'un corps, dont la forme nous étonne encore? Puisque rien ne peut plus nous terrifier qu'une forme humaine surgissant devant nous sans avertissement sonore.

Nous avons bien raison. Car rien n'est plus dangereux qu'un être humain! Les êtres humains sont terrifiants : les guerres de plus en plus destructrices, les massacres de civiles. Des enfants assassinent leurs parents. Des parents, leurs enfants. Les conjoints, leurs conjoints. Les viols. Les meurtres gratuits. Les motards... tous les moyens sont bons pour éliminer l'autre vite... ou lentement avec la drogue. Hier on a encore trouvé près d'un ruisseau un homme le corps troué de balles. Un chauffard vient d'écraser deux enfants. Une secte a assassiné tous ses

membres. Tous ces peuples qui, pour un petit bout de territoire, transforment de paisibles villages en dépotoirs de cadavres, en mares de sang. Comment après ça n'aurait-on pas peur d'une forme humaine aperçue dans la nuit?

Vaut mieux observer l'écureuil qui s'enfuit vivement vers sa cachette où doivent bien se trouver quatre ou cinq kilos d'arachides amassées...

Le soleil ce matin lave toutes les feuilles dans l'eau sèche de sa lumière. Vu d'ici le monde paraît inoffensif. Seul un air de flûte accuse que l'humain est là. Ingram flotte loin de son humanité dans l'univers magique de la musique...

Pourtant, hier, dans cette paix apparente, un homme s'est suicidé à huit cents pieds de moi. La rivière, qui me séparait de ce drame, n'a pas modifié un instant son chant. Ni la montagne fait taire ses oiseaux, ses oiseaux qui ont mangé les yeux du pendu sans scrupules aucuns. Une vieille cabane ouverte aux quatre vents avec une poutre qui invitait cet homme à y attacher une corde avec un nœud coulant, à y glisser sa tête, à décider de sa propre fin du monde. J'ai foulé le sentier emprunté par le pendu en essayant de lire ses pensées, restées accrochées peut-être aux herbes folles, alors qu'il se dirigeait vers la poutre fatidique sa corde à la main. Il avait dû s'appuyer un moment contre l'encadrement de la porte de la cabane, hésiter un peu, puis chercher l'endroit où attacher la corde... Son dernier regard avait-il embrassé le paysage si calme qui s'étendait devant lui avec ses herbes jaunes où des oiseaux chantaient? Leurs chants ont dû lui apparaître d'une immense tristesse. Il venait de Montréal. Montréal était-elle devenue si terrible? Non seulement il ne pouvait plus y vivre, mais il ne pouvait même plus s'y suicider?

J'ai enfin réussi à caresser le dos du *Tamia rayé*. Cet exploit a réclamé près d'un kilo d'arachides pour l'appriivoiser. Il y a un

mois, il m'approchait avec méfiance. La première arachide que je lui offris lui réclama un effort laborieux pour la placer correctement dans sa bouche. Mais il m'en réclama vite deux. Puis, il découvrit que les poches de ses joues pouvaient aisément en emmagasiner trois. À partir de là, impossible de s'en débarrasser avant de lui avoir remis ses trois arachides. Comment avait-il appris à compter si vite jusqu'à trois sans se tromper? Son habitat est situé très visiblement près du mien. Il ne tient pas, comme l'écureuil, à me laisser ignorer à tout prix sa cachette, il s'y dirige directement. Bien que, lorsqu'il quitte son logis pour plusieurs jours, il n'oublie pas d'en bloquer précautionneusement les entrées. Mais ce n'est pas par méfiance de moi, je le sais. Comment pourrais-je y entrer? En tardant à lui remettre ses arachides, je suis parvenue à le tenir dans ma main pour le caresser. Le temps que ce gourmand réussisse à enfourner ses trois arachides dans ses joues me laisse un moment. Il s'est même invité, un peu nerveux, à visiter mon propre habitat. Il en est ressorti consterné de découvrir le tas d'objets inutiles qui encombrant la demeure des hommes. Et pas la plus petite pile d'arachides dans notre terrier!

L'écureuil est-il constamment heureux? Nous, non. Même, impossible, dans nos moments sombres, de croire que nous le serons de nouveau un jour. Le tapis ciré qui recouvre la table est couvert de fissures. *Le pire est déjà prévu*, est le titre du livre ouvert et posé à l'envers, feuilles contre la table, près de l'enveloppe contenant des bâtons d'encens. Autrefois, on disait que faire brûler de l'encens en dehors de l'église était un sacrilège. Aujourd'hui, une autre superstition dit que l'encens chasse les mauvaises vibrations. Le sel et le poivre pas loin du livre. Le couvercle brun pour le poivre, blanc pour le sel. Juste à côté, le cendrier Kennedy Space acheté à la Nasa. Ça ne peut pas être sérieux un truc fou comme la vie. Il s'agit de s'arrêter et de penser un peu pour s'en convaincre. Chacun semble en train d'y tester son degré d'endurance. Ingram se lève et vient. Il dit : — j'ai coupé cent mille arbres aujourd'hui! Ingram exagère toujours

plus que légèrement... Pour connaître la vérité, il faut diviser par cent mille son affirmation. Il ouvre le réfrigérateur, observe longuement l'intérieur. Ingram a faim. Combien d'hommes sur la Terre devant un réfrigérateur ouvert en ce moment? J'écoute la bruyante colère de l'écureuil dans l'arbre près de la fenêtre. Qui y a-t-il encore? Un intrus dans son territoire?

Peut-être que rien de tout ce que je vois ou entends n'est réel. Peut-être que nos vies sont un rêve. Des histoires qu'on se construit pour mettre son corps. Ingram, en train de grignoter, s'arrête soudain, dit qu'il vient de faire une extraordinaire découverte : **il vient de réaliser que l'esprit est parfaitement immobile!** C'est pourquoi lui, Ingram, n'a pas l'impression de vieillir intérieurement. Seul son corps vieillit, se fatigue, traverse les images du monde. Son esprit, lui, ne bouge jamais, figé hors du temps. Immobile, son esprit veille sur la vie éphémère de son corps agité. Et, après cette importante découverte, Ingram continue de grignoter...

On rigolerait peut-être si on savait ce qu'est vraiment la vie. Pas seulement une chose qui essaie constamment de nous faire mal. Ingram fait couler l'eau, il boit pendant que son esprit — immobile — l'observe. La porte de l'armoire claque deux fois. Tout ce bruit formidable dans le silence qui n'est jamais un silence total. La génératrice ronronne. Ingram met en marche l'ordinateur, cet indifférent à nos soucis. Bruit sec des touches de l'ordinateur. Nous sommes sur la Terre pour peut-être rien du tout!

Les oiseaux pépient. Un reste de jour traîne une ombre blanche sous les arbres dont les feuillages commencent à se fondre en une unique masse sombre. C'est difficile de croire, après un grand chagrin, qu'on pourra encore être heureux. Le toit du hangar paraît blanc. Pourtant plus tard on se demandera comment on a pu être si malheureux pour si peu. Il est neuf heures. Je ne vois plus l'herbe. Les troncs des arbres s'estompent. La rampe de l'escalier est encore claire. Deux autos passent. Un cri sourd d'oiseau. Il reste une ombre pâle sous les arbres. La table et les murs se reflètent sur un fond d'arbres sombres dans les vitres de

la fenêtre. Souvent si on analysait à fond l'objet de notre tristesse, la tristesse s'en irait, gênée. Impossible maintenant de lire le titre du livre sur la table. Pas assez d'éclairage. Neuf heures quinze. Bruit des touches de l'ordinateur. La liberté envers nos émotions est difficile. De loin, les fenêtres paraissent noires. Plus près, elles reflètent encore l'intérieur du chalet. Bientôt, ce sera la nuit, la noirceur totale.

Contrairement aux hommes de l'âge de pierre, j'ai la certitude que le soleil va revenir au matin et la nuit ne m'angoisse pas. Je sais que le soleil le soir part seulement faire un petit tour de Terre, que toujours les images du monde renaîtront sous sa lumière. En hiver, ses petits pieds lumineux danseront par milliards sur la neige. En été, ce sera sur l'eau d'une rivière, d'un lac ou de la mer. Je sais que le soleil revient toujours. C'est une grande sécurité. Je connais la pluie, pas méchante, aussi douce que le soleil parfois sur la peau. La pluie qui laisse ses larmes s'accrocher aux herbes comme des perles de verre où je pourrais lire l'avenir peut-être? Mais l'avenir se tait. Je n'entends que des chants d'oiseaux, des bruissements d'insectes, des milliers de bruits à rechercher l'origine. Un mélange de connu et d'inconnu. Mais le soleil revient chaque matin.

La tristesse finit par s'estomper, le malheur par s'amincir. Dans notre mémoire nos peines se transforment en valeurs plus grandes que nos joies. Parce que l'émotion qui tisse nos chagrins est plus dense. Dans les moments difficiles, nous sentons le poids de notre réalité. Nous sommes plus réels. Il est étrange que le bonheur nous laisse plutôt, lui, avec un sentiment d'irréalité. Nous ne sommes, en somme, qu'une conscience. Et il est juste que nous prenions aussi bien connaissance du mal que du bien dans le monde. Pour faire la différence. C'est difficile de prendre conscience de sa conscience. D'où vient-elle?

Peut-être que la conscience pénètre la matière à la façon de la fécondation humaine, que la conscience s'injecte dans la matière pour se donner une forme... la conscience n'ayant pas de forme.

Peut-être que cette création n'est qu'un embryon encore? La conscience s'y développe. Mais quand elle naîtra, elle n'aura plus besoin des moules grossiers de la matière. Tout comme l'embryon humain sort un jour du ventre de la femme pour devenir autonome. La matière serait-elle un immense ventre où la conscience se crée, se développe, grandit à travers l'évolution? Une très longue conception, pour nous, mais non pour la conscience pour qui le temps n'existe pas.

Le fermier a fait trois kilomètres aujourd'hui pour venir me dire qu'il m'offre de la crème et du beurre en cadeau, sans les apporter... ? J'aurai qu'à passer les prendre chez lui... !!!

Huit heures du soir. Le tania court encore autour de la galerie avec l'espoir de grossir ses provisions pour l'hiver. À neuf heures, l'engoulement fera entendre son cri : bois pourri, bois pourri, bois pourri. Quand ma digestion ne va pas, j'entends: bœuf pourri, bœuf, bœuf pourri... puis peu à peu son cri s'éloignera. Chaque soir il tarde d'une dizaine de minutes avant de se taire au milieu de l'été.

Le plus petit brin de pluie nous ramène en ville. Ingram tient à conserver intacte son image de la forêt au soleil. Donc, comme il a plu hier... Mais aujourd'hui l'ombre du pommier danse sur la clôture qui entoure ma maison de ville. L'ombre du lilas aussi. Le chat dort sur une chaise. Le merle attiré de la pelouse vient tout près de la maison : pip pip pip... Le chat dort, il n'a pas faim. Des draps fleuris sèchent sur la corde à linge. Le cri d'alerte de l'oiseau dérange le chat qui change de chaise. Peut-être simplement pour plus d'ombre. Mon géranium s'étirole sur la galerie, comme s'il n'aimait pas vivre à l'extérieur. Dégénéré qui n'aime plus le soleil. Je lis dans le journal du matin que le 27 février 1934 Wladimir Horowitz a joué du piano à l'opéra de San Francisco. J'allais naître exactement trois mois plus tard.

Je ne sais pas du tout qui était Wladimir Horowitz. Sans doute qu'en 1934 beaucoup de gens savaient qui il était. Un jour, plus personne ne saura que j'ai existé. C'est la fête nationale des Québécois aujourd'hui. J'entends les haut-parleurs braire une musique agressive. La journée sera longue pour les oreilles de la

rue. Et la nuit mauvaise pour le parc, humilié de se voir transformé en dépotoir.

Le merle continue de piailler sans arrêt dans la cour. À cause du chat qui dort sur la chaise. L'oiseau n'a aucune confiance en la profondeur de son sommeil, qu'il teste. Mais je crois que le chat dort réellement. Enfin, il a vraiment l'air de dormir. Mais le merle lui n'y croit pas vraiment : pip! pip ! pip ! pip ! fait-il pour le taquiner. Sachant que le chat le respecte, qu'il ne le mangera pas, lui, le seul oiseau que ce chat accepte dans son territoire. Et toujours cette musique débridée derrière. Et ma rue si déserte d'ordinaire est encombrée d'autos. Et les autres oiseaux qui se mettent aussi à piailler malgré que le chat dort. pip ! pip ! pip ! pip ! pip ! pip ! pip ! pip ! pip ! pip ! ils vont finir par le réveiller.

De retour au chalet, je constate très vite que je n'ai pas apporté assez de livres à lire. J'ai déjà terminé leur lecture et j'attends comme dans un grand vide. Pourtant la vie est là qui me regarde. Un camion passe en vrombissant, sème un nuage de poussière. Les grenouilles sommeillent dans l'étang. Je n'ai pas apporté assez de livres. J'attends, seule avec la vraie vie. Les arbres devant moi veillent le silence. Les fleurs attendent, patientes, la visite des bourdons. Le tania arpente fébrilement son chemin familial. Au loin, des oiseaux entremêlent des messages que je ne déchiffre pas. J'aurais dû apporter plus de livres...

Chaque été, je découvre de nouveaux auteurs. J'aime folâtrer dans la bibliothèque de ma ville en cherchant au hasard. Ouvrant un livre, ici et là, pour découvrir l'écrivain, encore inconnu, dont l'œuvre m'ensorcellera. Je me dis qu'existent des livres merveilleux que je ne découvrirai jamais, perdus qu'ils sont dans le silence de ces grandes rues de bouquins. Je passe près d'eux peut-être sans les toucher. Mais souvent, un flair mystérieux me conduit à l'un d'eux. On dirait que l'esprit de l'auteur a guidé ma main, tant il est étrange que je l'aie retrouvé, lui, à travers cette forêt de papier.

Qui dit que les gens d'aujourd'hui ne lisent pas? Faux! ils lisent plus que jamais. Il n'y a qu'à voir la fréquentation de bibliothèques, le nombre des bibliothèques, les ventes dans les librairies. Les jeunes dans les écoles dans les cégeps sont de plus en plus nombreux à lire. Mais à lire le plus souvent n'importe quoi. Lecteurs boulimiques, aux lectures alimentées par la publicité. La littérature ne mourra pas du manque de lecteurs, elle mourra étouffée par tout ce qui n'est pas elle.

Je suis assise dans un grand livre vivant. Les stridulations intermittentes des cigales entrecouperont le chant régulier de la rivière. Je puis lire sur les pierres la longue histoire de la Terre, sur leurs veines colorées brillent des milliers d'étoiles microscopiques, répliques des galaxies de l'univers. J'observe. Je passe. Impossible d'arrêter le présent. Quand je regarde une chose, je la vois déjà dans l'état où elle se trouvait il y a un centième de microseconde. Le temps que la lumière a mis pour me transmettre l'image. Donc, je voyage. J'ai beau croire que je reste sur place, j'avance dans le véhicule du temps. Voyageuse insensée qui ignore le lieu de son départ et celui de sa destination.

Hier, je suis passée devant une cour d'école. Des enfants y jouaient. Il m'apparut soudain que ces enfants couraient, criaient, dans un compartiment isolé du temps que la cloche de la fin de récréation rattacherait brutalement au temps complet. Je repensais à ces nombreux — hors temps — de l'enfance où l'on se sent comme sur un iceberg, hors du monde.

Le petit chat virtuel de mon ordinateur se lave en ce moment, satisfait, semble-t-il, de ce que j'écris. Il a attrapé son papillon bleu, a fait ses griffes sur mon écran. Une fois bien lavé, il va s'enrouler pour dormir un moment. Il ne dort jamais longtemps, préférant demeurer assis à me regarder avec les deux points noirs bougeant de ses yeux. Parfois, les puces de l'ordinateur le forcent à se gratter furieusement une oreille. De temps en temps, il marque son approbation à une de mes phrases en donnant un grand coup de langue jusqu'au bout de sa queue. S'il lui vient une idée, il tente de me la suggérer. Je l'écoute rarement. C'est un bon compagnon, mais ce n'est quand même pas lui l'écrivain.

Ce matin, mon chat véritable boudait. Je l'avais grondé, soupçonné de mauvaises intentions. Tapi sous le lit, il m'en voulait de me montrer aussi intraitable, de toujours lui attribuer des arrière-pensées de braconnage. Dès qu'il regardait une paire d'ailes transportant un oiseau, aussitôt j'extrapolais... N'avait-il pas le droit, tout comme moi, d'écouter leurs gentils pépiements? Et, pourquoi pas, de tester la vitesse de leurs déplacements...

Aussi, cet après-midi il a décidé d'ignorer mes préjugés. Il passera le reste de la journée dehors à apprendre l'ornithologie. Et, tant pis pour moi, si l'envie lui vient de disséquer un oiseau, il le fera. Discrètement bien sûr, pour ne pas blesser ma sensibilité ridicule. Il ne renoncera pas à être lui-même, aux frémissements délicieux de ses poils, à l'appel des ailes qui rendent ses muscles extensibles et le transforme en reptile poilu entre les herbes. Ce chat-là n'est pas virtuel, faudra m'y faire.

Je reviens d'une fête. J'aurais assisté à un bal masqué que ça n'aurait pas été différent. Sauf, qu'aucun masque n'était amovible. Chacun dut repartir avec le sien. Il s'agissait d'une fête de retrouvailles. Mais si rares étaient ceux qu'on pouvait retrouver que, par précaution, la plupart avaient épinglé leur nom à leur veston ou robe pour s'épargner l'humiliation d'être prit pour leur père ou leur mère. Passé le choc de l'avalanche d'années déferlant sur soi, l'expérience devint fascinante. Il fallait bien constater la malice du temps qui s'était amusé à embellir les laids et à enlaidir les jadis, si beaux... Ceux sur lesquels la vie, au départ, semblait le moins vouloir parier avaient réussi étonnamment bien. D'autres, jugés brillants, paraissaient s'être perdus à force de se chercher. Le temps avait fait pirouetter les destins. De quoi jeter un doute sur ladite injustice de la vie, et apprendre à ne pas faire les comptes d'un individu avant la fin de sa vie...

«Compte! Compte! une à une toutes les grâces que tu as reçues et tu seras surpris de découvrir tout ce que j'ai fait pour toi...»

fait-on dire à Dieu dans un poème anglais, dont j'ai perdu le titre et l'auteur.

Mais ce Dieu... existe-t-il? Il semble tellement intelligent, à tellement de monde, de nier son existence. De croire au néant, au hasard, d'être certain que rien n'existe en dehors de soi de plus puissant que soi. D'admettre, bien sûr, l'évolution, les protéines, la chaîne d'ADN. Très simple tout cela. Pas de mystère là-dedans, tout part d'une chaîne d'ADN. C'est clair non? Quand même... la chaîne d'ADN elle?

Quand on regarde nos gratte-ciel, nos ponts, nos autoroutes, nos barrages, nos fusées, notre station spatiale, on constate que l'homme est bien petit en regard de ce qu'il construit. Si nous étions des Extraterrestres pourrions-nous croire que l'homme est un être immense pour avoir réalisé ces travaux gigantesques? Alors qu'il est bien plus petit que ses constructions. Et si l'Intelligence, qui a construit l'incommensurable univers, était, elle aussi, infiniment plus minuscule que sa création? Invisible, parce qu'infiniment petite. Ce qui expliquerait pourquoi il est écrit dans tous les livres sacrés que Dieu, Allah, ou Cela est partout... Certains savants ne commencent-ils pas déjà à soupçonner l'intelligence des particules?

Sans raison, tout à coup, je me mets à penser à Félix Leclerc. À sa mort, tout le monde ne parlait plus que de lui. Les morts font toujours parler d'eux, en bien seulement. Pourquoi? Le reste on ne l'écrit jamais sur les épitaphes. Cette fois aussi le reste est resté dans la tête de tous les poètes qui ne savent pas chanter. Ceux qui mourront oubliés. Je me souviens que j'aimais écouter chanter Félix Leclerc quand peu de gens encore l'appréciaient. Tant de gens attendent que tout le monde aime quelqu'un ou quelque chose avant de se permettre de l'aimer. L'année de sa mort, on appela beaucoup de bébés Félix. Dans quelques années combien de petites Céline entreront à l'école?

Comme le disait Albert Cohen, nous sommes des babouins toujours pâmés devant les plus forts. Et que dire de notre sujétion à la publicité? Les images de la publicité nous entrent par les oreilles, les yeux, peut-être même par la peau, se déposent dans notre subconscient sans que nous les sentions s'y installer. Elles teintent ensuite nos pensées, dirigent nos actions. C'est la même chose pour les livres, on lit seulement ceux dont on parle partout.

Dès qu'arrive le froid, je laisse la rivière seule avec l'hiver. Même si elle est fort belle avec ses eaux impétueuses et noires entre ses rives blanches. Pendant que l'écureuil dort, pendant qu'il vit de rêves et d'arachides, Ingram et moi, comme les oiseaux, on s'enfuit vers un pays plus chaud troquer l'image de la rivière contre l'image immense de la mer. Et de là, j'écris encore pour l'écureuil endormi sous la neige.

Parfois, je n'arrive pas à dormir. Les mots m'éveillent. Il suffit que je m'étende, que je ferme les yeux pour que des phrases accourent, pour que les mots n'arrêtent plus de déferler par les carreaux brisés de mon sommeil. Alors, vaincue, sur la pointe des pieds je me lève. Mais dès que je suis debout, les mots se taisent, les phrases s'embrouillent, je n'arrive plus à les écrire...

« Peu importe les mots! » me disait mon chat encore hier, les mots ne sont pas l'unique façon de communiquer. « Regarde - moi! je cogne ma tête contre ta jambe, j'effleure ton genou avec ma patte douce, je dresse ma queue en chandelle, je la transforme en fouet, je tourne en rond, je me roule à tes pieds, tu comprends que j'ai faim, soif ou envie de sortir et que j'ai besoin de tes mains pour la sacrée poignée de porte impossible à tourner... ou simplement que je désire une caresse. »

Mon chat a raison, les mots sont en trop. Les gestes suffisent. La vie a trop de fois été racontée. Aussi bien écouter la mer qui, comme mon chat, m'apprend le parler du silence. Ce ne sont pas les mensonges des hommes qu'il me faut écrire. Mais plutôt recueillir les images qui surgissent des rêves au cœur de la nuit. Quand la lumière des réverbères des rues se transforme en cristaux scintillants pour les yeux des myopes, que le temps, ouvert par la vague du sommeil, nous déroule des scènes inconnues.

Entrer dans le sommeil c'est entrer dans une dimension autre où les minutes du passé et du présent entremêlent leurs pas. Dans mon sommeil j'entends un gargouillement d'eau... affolée, je vois cette eau monter rapidement du sous-sol avec fracas. Des images violentes, vues à la télévision, se fraient un passage entre les images de la réalité, tentent de se classer clandestinement avec elles dans les fichiers de ma mémoire. Des camions traversent ma pelouse, renversent mes arbres... Dans la noirceur du rêve surgissent six hommes en vestons de cuir noir. Ils sont armés. Leurs rires se confondent au bruit de l'eau qui monte toujours, comme un lien avec le rêve précédent. Devinant ma pensée, ces durs motards appellent les policiers pour démontrer leur pouvoir de lire dans ma tête et de devancer mes gestes. Je sens qu'une force étrange entre dans le monde et mon impuissance à la surmonter. Faut-il s'attarder à comprendre nos rêves? Est-ce bien mes rêves? Les images de la télévision ont commencé à les transformer. Maintenant nos heures passées devant l'écran nous font rêver des films.

Il y a des inondations... c'est peu dire. Les villes de Chicoutimi et de Jonquière sont déclarées zones sinistrées. À la télévision on voit des maisons emportées par le courant et l'eau s'échapper en trombes par les fenêtres de celles qui tiennent encore. À chaque nouveau reportage, on est consterné par l'ampleur des dégâts en même temps que fasciné par la petite maison centenaire qui demeure obstinément sur place malgré les torrents d'eau qui l'assaillent furieusement de tous côtés. Chaque jour, je la cherche sur l'écran, heureuse de découvrir qu'elle tient toujours. Une brave petite maison qui s'efforce de prouver qu'elle est bien plus solide, malgré son grand âge, que les constructions modernes qui l'entourent.

Ce cataclysme à grande échelle se répercute également en drames miniatures, ignorés de nous, dans le petit monde animal. Ainsi, mon tamia rayé avait cette année abandonné étourdiment sa demeure, située à peu de distance de la mienne, pour s'installer dans un monticule à quelques mètres de la rivière. Sans doute

voulait-il avoir vue sur l'eau... Aussi arriva, ce qui devait arriver. Les pluies diluviennes entraînent l'ouverture des pelles du barrage construit en amont de la rivière. Les eaux débordèrent. Comme les habitants de Chicoutimi et de Jonquière, mon tania dut évacuer précipitamment sa demeure pour vivre temporairement sous le hangar. Allez donc savoir s'il apprendra à ne pas construire sa tanière trop près de l'eau. Toutes ses arachides perdues! Me faudra-t-il l'indemniser? Son drame, à son échelle de vie, est-il aussi dramatique que les nôtres? Peut-il ressentir de l'angoisse devant la catastrophe qui ruine toutes ses réserves? Ce drame s'inscrira-t-il pour toujours dans sa tête, comme les nôtres s'inscrivent dans nos mémoires?

Tous ces gens que l'inondation force à déménager ramènent ma pensée aux maisons que l'on quitte, pas toujours à cause d'un coup d'eau. Aux maisons que l'on a aimées. Aux maisons que l'on a dû vendre avec déchirement ou sans trop de sentiments. Les pires à abandonner sont celles où l'on a vécu très longtemps, où des enfants sont nés et ont grandi. Ces maisons remplies de rires, de pleurs, de cris de joie ou de colère, de musique, de chants d'anniversaires. Ces maisons imprégnées de nos émotions, dont les murs étaient devenus presque de chair, sont très difficiles à quitter. Surtout qu'on a l'impression, en les abandonnant, qu'elles-mêmes éprouvent notre abandon comme une trahison.

Tandis que les maisons qui nous attendent, elles, sont peut-être aussi anxieuses que nous de nous rencontrer. Qui sommes-nous? Des êtres sans respect de leur cœur de pierre ou de bois? Elles doivent nous attendre dans le silence angoissant de leurs pièces vides. Aurons-nous des enfants malpolis qui tortureront leurs murs, où écrirons-nous dans leur mémoire une belle histoire d'amour?

Choisir une maison, c'est choisir un nouveau destin. Quand je pense à tous les destins que je ne connaîtrai jamais, parce que je n'ai pas choisi telle ou telle maison. Depuis trente ans, j'habite la même maison. Nous nous aimons et ne prévoyons pas de nous quitter de sitôt. Elle m'entoure avec ses murs de bois qui en sa-

vent long. Quand je m'absente pour quelques mois, je m'ennuie d'elle comme d'une personne. J'ai hâte de la retrouver. En ouvrant sa porte, c'est comme si elle m'ouvrait ses bras. En ce moment, j'ai l'impression que les nœuds du bois de son plafond en pente me regardent comme des yeux, les centaines d'yeux de ma maison qui s'étirent pour lire ce que je pense d'elle...

Si j'inverse le ciel avec la Terre, chaque grain de sable devient une étoile et le firmament une mer où les étoiles reposent au fond comme des coquillages. J'habite pour quelques mois au bord de la mer. Le bruit fracassant des vagues répète sans arrêt un message dont le sens se brouille au fond de mes oreilles.

Je marche sur la plage et mon ombre glisse de biais devant moi. Même si la mer essaie constamment de la noyer, mon ombre m'accompagne plus fidèle qu'un chien. «Qu'un chien!» s'offusquerait mon chat que j'imagine naïvement s'ennuyer de moi au loin. Il a raison. On ne peut pas juger de la fidélité de quelqu'un à la manière dont il nous suit pas à pas. Ne revient-il pas toujours fidèlement chez moi après ses longues croisières de sommeil sur les lits des voisins?

Les mouettes, immobiles sur le sable, regardent toutes dans la même direction, laissent le vent lisser leurs plumes. Je côtoie des hommes, des femmes, des drames secrets, des livres fermés dont chaque visage est la couverture. Des comédies, des tragédies, qui ne seront jamais écrites, que la mort engloutira. La marée lave chaque jour l'emplacement où des milliers d'histoires étaient enfouies dans des corps bronzés. Depuis le début du monde combien de pistes d'hommes la mort a-t-elle effacées à jamais? Les écrivains essaient d'en sauver quelques-unes. Mais aucun d'eux ne sauvera jamais l'histoire authentique de personne. Les mots toujours trahissent la vie véritable.

Je ne vois plus mon ombre sur la plage ce matin. La mer l'aurait-elle noyée? J'entends le rire de mon chat « elle doit plutôt se cacher au-dedans de toi par peur du vent » me dirait-il, lui qui a peur du vent. Le vent est fort sur la mer aujourd'hui. La voile blanche d'un petit voilier se débat au large, paraît constamment vouloir aller dormir sur la vague. Puis, le voilier entier disparaît. On apprendra peut-être par les journaux ou par la télévision que le marin téméraire s'est noyé. Pour mon ombre, je ne crois pas qu'on en parle.

Au bord de la mer il vente presque toujours. Ce qui comporte des inconvénients, comme d'être incapable de se baigner à cause de la hauteur des vagues. Par contre, ce matin un type en profitait pour jouer au freezbee avec le vent. Il le lançait au vent, qui le lui retournait si adroitement qu'on aurait dit que ce vent-là jouait au freezbee depuis le commencement du monde. Ce dont je doute, ce jeu n'ayant pas été inventé depuis si longtemps que ça. Alors je me demande pourquoi on se croirait adroit, quand le vent, sans entraînement, peut jouer aussi bien que nous.

L'autre soir j'ai vu une Rolls-Royce pour la première fois de ma vie. Elle s'est arrêtée dans le stationnement du petit centre commercial. Habités de voir ces voitures seulement dans les films ou les émissions télévisées, on finit par croire que ça n'existe que sur les écrans les Rolls-Royce...

Mais celle-là était bien réelle. Elle détonnait au milieu des Honda, des Toyota, des petites autos des gens ordinaires. Elle était là, pas à sa place du tout, stationnée au bord du trottoir.

Les deux jeunes qui l'occupaient sont descendus. Lui, un peu mal à l'aise. Elle, parfaitement à l'aise de paraître aussi riche. Rien d'impressionnant dans leurs habits pourtant, dont on constatait quand même qu'ils n'avaient pas été achetés au Wal-Mart. Ils se sont dirigés vers les boutiques. Que pouvaient-ils bien désirer acheter dans ces magasins où l'on ne retrouve que des babioles. Peut-être ont-ils voulu, ne sachant plus quoi faire pour

se distraire, s'amuser de l'effet que leur Rolls-Royce produirait à cet endroit. Et elle en produisait de l'effet, pendant qu'ils étaient à l'intérieur du magasin, la superbe Rolls-Royce toute blanche.

Moi je n'osais pas regarder, ni l'auto, ni ses occupants. Drôlement, j'avais la même réaction que lorsqu'on côtoie un handicapé et qu'on ne veut pas qu'il pense que l'on voit qu'il est handicapé et que ça nous impressionne. Mais ils m'impressionnaient. Même si je sais que, comme il existe des infirmes dans le monde, il existe aussi des millionnaires dans le monde. Mais il y a une différence entre connaître leur existence, et les voir devant soi.

L'autre soir j'ai pris conscience qu'il y avait dans le monde des jeunes gens tellement riches, qu'ils pouvaient posséder une auto dont le prix ferait vivre confortablement plusieurs autres jeunes de leur âge pendant une année. Et ils conservaient un air insouciant comme si c'était normal. Normal d'avoir une vie aussi facile. Normal tant de différence entre les hommes. Des aussi riches et des aussi pauvres. Les aussi riches peuvent-ils, quand même, être aussi malheureux parfois que les aussi pauvres? Sans doute, puisque certains se suicident...

Pourquoi les aussi riches sont-ils aussi riches? Pourquoi les aussi pauvres sont-ils aussi pauvres? Qui est-ce qui décide du sort de chacun? Est-ce des punitions? Des récompenses? Et pour avoir fait quoi? Qu'est-ce que ce jeune couple avait donc fait de si bien pour mériter une des rares Rolls-Royce dans le monde à vingt ans?

Ce devait être quelque chose de fabuleusement bien. Est-ce que la réincarnation existerait vraiment? Peut-être qu'à notre première vie on nous donne une Rolls-Royce et de l'argent pour que ce ne soit pas trop difficile. Ensuite, on nous laisse s'arranger comme on peut dans nos autres vies... Ou bien est-ce l'inverse? on nous laisse traverser péniblement nos premières vies, puis on nous offre de l'argent et une Rolls-Royce en récompense à la dernière.

Mais selon cette deuxième théorie, puisqu'il existe très peu de Rolls-Royce dans le monde, il n'y aurait donc que très peu de personnes qui en seraient à leur dernière expérience terrestre. Et comme il y a plusieurs types louches parmi les possesseurs de ces voitures, ce serait à se demander ce que signifie l'évolution? En tout cas, depuis hier j'ai de la difficulté à chasser de ma tête l'image de ce jeune couple, qui ne me paraissait pas habiter la même planète que moi.

Aujourd'hui, j'ai revu la Rolls-Royce stationnée devant un hôtel ordinaire. Les millionnaires évitent donc discrètement les hôtels cinq étoiles? Bien que ce soit difficile de ne pas se faire remarquer en n'importe quel endroit avec une auto pareille. À moins que cet hôtel, ordinaire, à la façade sobre, soit plus luxueux qu'il n'en a l'air. Déjà, il semble plus original que les autres avec ses employés arabes. C'est peut-être un hôtel pour les magnats du pétrole? Ce qui expliquerait que la Rolls-Royce soit garée là...

Mais mon cerveau s'obstine à ne pas croire à l'existence de millionnaires en dehors de l'écran. Il me propose une histoire fantaisiste. Celle d'un jeune couple en voyage de noces qui aurait réalisé son rêve de conduire une Rolls-Royce en en louant une pour quelques jours. Ce qui expliquerait la présence insolite de cette auto en des lieux aussi ordinaires. Le jeune couple continuant de circuler aux mêmes endroits que d'habitude. Je ne réfute pas tout à fait cette explication cousue de fil blanc. Autre événement important aujourd'hui: j'ai retrouvé mon ombre.

Le ventilateur ronronne au plafond. La mer est à deux pas. Je ne fais rien. Quoi faire de moins que rien? Dans la majorité des instants de notre vie il n'existe aucune différence entre être millionnaire ou ne l'être pas. Tous doivent déféquer manger et dormir. Aucun n'est à l'abri de la maladie et de la mort. Si les hommes n'avaient pas inventé l'argent, nous serions tous égaux.

La nuit dernière sur la plage deux filles, ou bien une fille et un garçon, à moins que ce soit deux garçons, difficile de distinguer dans le noir, faisaient voler leur cerf-volant. C'était fascinant de les voir manipuler avec un tel art leurs deux grands papillons qui planaient côte à côte dans le ciel sombre aussi adroitement que des avions volant en formation. Les cerfs-volants s'élevaient très haut, redescendaient, remontaient, exécutaient des chorégraphies savantes dans les airs avant de revenir mourir doucement l'un près de l'autre sur le sable. Pourquoi ces spectacles, en aparté des foules, nous remplissent-ils parfois d'une émotion plus grande que ceux qui réclament les applaudissements d'un vaste auditoire?

Infatigable petite machine, ordinateur puissant, mon cerveau n'arrête pas un seul instant d'enregistrer. Je *rewind* parfois ma mémoire à la recherche des visages sauvés sur son disque dur au cours de mon périple dans le temps. Je réalise qu'on peut passer toute sa vie dans une ville sans connaître le nom de ses voisins. Des visages anonymes qui passent et repassent dans des rues, dont on connaît par contre tous les recoins. C'est comme si on préférait le décor d'un théâtre au jeu des comédiens.

L'espace entre notre naissance et notre mort est un grand voyage à travers les images du temps. L'image la plus impressionnante pour moi est celle de la mer... ma première rencontre avec elle eut lieu dans le Maine au bout d'une route empruntée par erreur. Une mer sauvage dont les vagues furieuses s'acharnaient à battre une jetée de roc. Une mer folle comme la vie. Tantôt coléreuse, tantôt calme, toujours la mer m'impressionne.

« Et moi? Je ne t'impressionne pas? » me dirait mon chat, si immensément jaloux.

Toi ce n'est pas ta colère qui m'impressionne, mais ton calme. Il m'arrive même de me sentir chat certains jours où le temps semble ralentir sa course. Tous mes mouvements s'imprègnent alors de ta langueur. Mon chat est mon maître du contrôle de soi. Mais je ne peux pas être chat longtemps. Il est plus facile pour l'homme de s'identifier à la mer coléreuse qu'à l'esprit paisible du chat.

Je suis à lire le livre magnifique de Gabrielle Roy: *La détresse et l'enchantement*. Je crois entendre parfois la voix de Proust, épurée des longues phrases tortueuses. Gabrielle Roy est un grand écrivain (je déteste le mot écrivaine) dont les Critiques d'aujourd'hui ne cessent de vanter la valeur, mais que les Critiques d'hier ont traitée durement à la sortie de la majorité de ses romans. Ce qui prouve qu'il faut se méfier des élucubrations des Critiques. Le titre de sa biographie illustre, on ne peut mieux, ce qu'est la vie d'un écrivain, parsemée de grandes détresses et de petits enchantements.

Je lis en même temps *La Storia* d'Elsa Morante. Un roman bouleversant. Il s'agit de l'histoire d'une femme juive pendant l'occupation allemande de l'Italie lors de la dernière guerre mondiale. Je l'ai lue dans le contexte approprié, si on peut dire, puisqu'ici, au bord de la mer, je suis entourée de Juifs et d'Allemands. Des Juifs remplis de colère, moins contre les Allemands, qui leur versent une indemnité, que contre Dieu, dont ils nient paradoxalement l'existence. Le numéro indélébile gravé sur leur bras témoigne de la véracité de leur malheur. S'il y avait un Dieu, il n'aurait pas laissé se produire les scènes d'horreur dont ils ont été témoins, clament-ils. Puis, ils se rendent tous à la synagogue le samedi pour le prier...

Ce qui m'a le plus bouleversée dans le livre d'Elsa Morante, c'est la solitude effroyable dans laquelle son héroïne, Ida, s'enfermait. Une vie hors de la vie. Un inimaginable isolement. Je conserve à jamais dans ma mémoire l'image que je me suis faite de son petit Useppe, douloureux petit prisonnier de cette solitude

monstrueuse. Petit être fragile auquel toutes les amitiés, animales ou humaines, étaient retirées une à une, l'abandonnant chaque fois à une solitude de plus en plus profonde. Petit poète arraché précocement à la Terre et dont la menotte s'ouvre et se referme incessamment dans ma mémoire pour me dire adieu. *La Storia* est plus que l'histoire horrible de milliers de Juifs. C'est un regard singulier jeté sur cette parenthèse douloureuse de l'histoire humaine. Ce massacre impardonnable auquel un des personnages du roman, juif par surcroît, s'imagine en déceler l'amorce. David, Vvavid pour Useppe, ce Juif révolté contre toute autorité, même contre sa propre famille, qu'il accuse fanatiquement d'avoir abusé de ses pouvoirs. Ce rebelle qui traversa la vie à contre-courant, constamment épuisé de vivre et incapable de supporter l'arrogance de l'homme. Incapable de comprendre qu'il est absolument vain d'essayer de transformer le monde tout seul.

Enfin, *La Storia* m'a fait prendre plus profondément conscience, non seulement de l'abominable cruauté des hommes, mais aussi de leur terrifiante solitude. Mon esprit a *vacancé* moins librement les jours suivants, enchevêtré qu'il était dans les fils entrecroisés de pensées contradictoires. Les hommes sont-ils encore pareils à ceux d'avant cet effroyable massacre, ont-ils compris le message? « La conscience est une » ne cesse de répéter David dans *La Storia*, il répète, et répète, et son cri se fracasse contre les murs sourds du monde. Les peuples, les hommes, continuent toujours de s'entredéchirer.

Tôt ce matin je suis allée nager dans la piscine. Par moments je me laissais flotter paresseusement sur l'eau pour regarder marcher les nuages dans le ciel. De temps à autre un oiseau traçait une ligne sombre dans l'air. Est-ce que les oiseaux éprouvent le même plaisir à voler que nous à nager? Ce doit être enivrant d'être un oiseau. Au fond, le bonheur est quelque chose de très simple. Si simple, que les oiseaux sont heureux. Mais trop simple pour l'homme compliqué. Ensuite, j'ai marché sur la grève en écoutant, emmêlée à la voix de la mer, la voix de Gas-

ton Miron contre mon oreille dans les écouteurs de mon baladeur...

La marche à l'amour du poète m'accompagnait au milieu des mouettes errantes. Au loin, quelques bateaux avançaient lentement comme des funambules sur la ligne d'horizon. Un chien se roulait dans le sable. Le soleil émietté sur l'eau transformait la mer en un vaste champ aux sillons éblouissants. Les poèmes de Miron, par-delà sa mort, envahissaient mes oreilles, couvraient le chant mat du rouleau des vagues. Je pensais à tous les poètes morts. Que reste-t-il d'eux? Sinon leurs mots qui rappellent leur souffrance. Les mots ne meurent pas...

J'écoutais la voix tonnante de Miron déferler, ranimer ses phrases taillées à même la vie. Substance d'ombres et de lumière, où le poète usait ses forces à resemer inlassablement des amours trop fragiles pour croître longtemps sur le sol inculte du monde. J'entrevois par moment les floraisons éblouissantes d'un étrange réel, sur l'irréel de la vie. Comme si la mer à mes côtés devenait une immense toile d'eau où flottaient, comme des bateaux de brume, les mots sauvages de Miron. Des mots encore tout ébouriffés du soleil et du sang de la barbarie de toute vie, rejetant des images irisées de douleur et d'espoir, battant sans arrêt de nouveaux sentiers pour l'amour. La voix de Miron se gonflait de tous les mots de la vie, s'épandait, me semblait-il, à la grandeur de la plage, heurtant les corps durs des mouettes sur le sable, effarouchant les vagues et repoussant jusqu'au fond de l'horizon les troupeaux apeurés des nuages. Sa voix tonnait dans mes oreilles en cascades ascendantes, défrichant sans arrêt de nouveaux chemins, tentant toujours de recolorer l'amour incolore.

Miron est mort. Aucun homme n'échappe à la mort. Depuis toujours. Pourtant, nous sommes incapables de croire réellement qu'un jour nous serons morts nous aussi, comme les milliards d'hommes qui nous ont précédés. Savoir et croire sont deux choses. Notre propre mort nous demeure inconcevable. Même si nous voyons le vide se faire autour de nous à mesure que nous

vieillissons. Chaque seconde dans le monde, des hommes meurent, cèdent leur place à ceux qui naissent.

Des passagers qui descendent d'un train, alors que d'autres y montent. Chaque génération pousse la précédente vers cette gare aux portes fermées, jusqu'à ce qu'on y entre. Sont-ce les portes du néant ou bien celles d'une autre vie?

Bien sûr, certains prétendent avoir revu un parent ou un ami décédé, mais qui les croit? Aucun signe des morts n'est crédible pour les vivants. Nous sommes d'incurables incroyables. N'avais-je pas réclamé un signe d'une vieille voisine qui venait de mourir, un petit cadeau? avais-je proposé... Quelques heures plus tard, son mari m'apporta un cadeau troublant : des souliers beaucoup trop grands pour moi. Je demeurai encore plus ahurie en lisant la marque de commerce sur la semelle: Lydia. Le nom fictif que j'avais attribué à cette femme dans une nouvelle écrite le jour suivant son décès. Ai-je cru? Pas du tout. Mais j'ai éprouvé une peur terrible.

Hier, je regardais les pélicans voler en formations. Ils dessinaient de superbes figures dans le ciel, sans bavures ni accrochages. Aucun d'eux n'est tombé. Ils auraient pu en remonter aux meilleurs pilotes d'avion. Ils réussissaient ces splendides évolutions sans entraînement préalable. Dans un impeccable silence. La communication entre eux était si parfaite, qu'on aurait dit que l'esprit d'un seul pélican dirigeait le vol de tous. De sorte que chaque déplacement d'oiseaux semblait venir naturellement comme d'un seul corps. Peut-être s'agissait-il, comme on dit, d'un mariage d'oiseaux? ... Ou plus originalement d'un spectacle offert au président des États-Unis dont c'était la fête?

***_

Encore une fois, Ingram est parti nager dans la mer. Il y nage si longtemps, qu'à chaque fois, je m'inquiète. S'il allait ne plus revenir? Disparaître à jamais dans le ventre des requins? Où s'en

aller dormir dans les châteaux des dauphins au fond de l'océan? Mais Ingram revient et je cesse de m'inquiéter à propos de la férocité des requins et du charme des dauphins. Ingram adore la mer. Miami, pour lui, c'est la mer. Pourtant chaque année, en la quittant, il proclame qu'il ne reviendra plus, plus jamais. L'année suivante, il revient. Ingram est comme ça. Il dit toujours qu'il ne refera pas les choses qu'il sait bien qu'il refera. Peut-être pour faire semblant d'avoir envie de faire quelque chose de nouveau. Il efface, puis réimprime la même chose. Du prévisible qui s'enveloppe d'imprévisible. Il ne faut pas se fier à ses paroles, sitôt dites, ses gestes les contredisent. Comme si la bouche d'Ingram ignorait tout à fait Ingram. Pour le comprendre, il faut penser à l'envers.

Ici les gens sont vieux. Si vieux que chaque année quelques-uns qui, contrairement à Ingram, affirment qu'ils vont revenir, ne reviennent pas. Leur vie s'est dissipée avec toute la mémoire et les images du monde qu'elle contenait. Mon fils m'envoie une carte où il a dessiné des gens qui font du surf sur la mer en fauteuil roulant ou avec une canne...

Maintenant la mer est gardée par les Tours blanches qui poussent vertigineusement, remplacent les palmiers et les hôtels bon marché. Dès trois heures, leurs longues ombres transforment la plage ensoleillée en un sombre couloir de vent.

À mesure que les semaines passent, je me demande si mon chat s'ennuie, si mon chat-chatte s'ennuie de moi. Que pense un chat qui s'ennuie? Dans son petit univers qui contient ma maison, ma rue, peut-être quelques images de souris et d'oiseaux. Comment puis-je disparaître de son petit espace? Où vais-je? Quel mystère profond à forer pour mon chat qui en était encore, à mon départ, à essayer d'élucider celui de l'eau qui sourd du robinet. Est-ce que mon image du monde apparaît aussi restreinte aux yeux de je ne sais quelle créature d'un univers autre?

Notre train a passé une frontière. Nous roulons dans l'an trois mille. Quelles seront les inventions de ce siècle? Inimaginables bien sûr. L'internet nous enfermera-t-il dans nos maisons et finirons-nous tous par souffrir d'agoraphobie comme les personnages de Simack dans *Demain les chiens*? Aurons-nous, comme eux des contacts artificiels, bien qu'à la grandeur de la planète? La Terre se sera-t-elle transformée en une immense boîte vocale où il ne nous sera plus possible d'échanger avec des personnes réellement présentes? Vers quoi courons-nous si vite?

Il vente depuis une semaine. Drapeaux rouges sur la plage. La mer ne décolère pas. Hier, des nageurs ont été entraînés au large par les *ripes waves*. Deux se sont noyés. Je regarde la mer ce matin en sirotant mon café. Il faudra que je me lève tôt un matin pour voir le soleil se lever sur la mer. Je bois mon café derrière le grillage qui protège l'intimité de notre complexe de condos. Je suis seule avec l'employé qui fait l'entretien du jardin et Ingram qui s'exprime en tai-chi sur la plage déserte. Je regarde les vagues essayer de manger la plage. Surgit l'image de ma petite rivière, aux gargouillis de ses rapides entre les hauts murs des montagnes. J'ai la nostalgie de mon paysage québécois... que j'oublie vite en allant marcher sur le sable brillant de la marée basse, plutôt que dans deux pieds de neige.

J'entends les autos de la Collins Avenue klaxonner stupidement au moindre ralentissement de la circulation. Deux accidents depuis hier. Deux blessés, un mort. Des gens qui ignorent qu'à Miami les automobilistes n'arrêtent pas forcément au feu rouge. Ni ne laissent poliment traverser les piétons comme en Colombie-Britannique. Chaque année, c'est la même chose, des touristes meurent pour s'être crus à Vancouver...

Derrière mon ordinateur il y a un bouquet d'œillets qui me regarde avec ses fleurs saumon, roses, rouges, blanches. Elles m'ont coûté un dollar au marché aux puces. Les fleurs naturelles ne coûtent presque rien ici et pourtant les magasins et les maisons regorgent d'affreuses fleurs artificielles. Allez donc

comprendre pourquoi, dans le pays où les fleurs fleurissent à longueur d'année on leur préfère leurs sosies synthétiques?

Le monde est immensément grand en même temps que mystérieusement petit. Comment expliquer qu'à des milliers de kilomètres de chez soi, on puisse revoir des gens qu'on n'avait pas revus depuis l'enfance? Que d'anciens voisins se retrouvent de nouveau voisins dans un pays étranger? D'où viennent ces coïncidences? Quel réseau invisible nous rattache si étrangement les uns aux autres? Comment peut-on, après une vie éparpillée dans le monde, se retrouver dans un pays différent, au même endroit à la même heure? Quand il aurait suffi d'une fraction de temps ou d'espace pour que ces rencontres n'aient jamais eu lieu...

Toutes ces diableries de la vie, nous demeurent des mystères. Parfois cependant, nous réussissons presque à en élucider quelques-uns. Par exemple, je ne trouvais pas d'explications logiques au malaise que j'ai toujours éprouvé dans la ville de Québec. Bien que je trouve cette ville très belle, je serais incapable d'y vivre. J'éprouve la même aversion étrange pour l'île d'Orléans. Par contre, pour des raisons tout aussi obscures, j'ai aimé l'île aux Coudres au premier coup d'œil...

Mais la généalogie étant ces années-ci très à la mode, j'ai comme les autres eu la curiosité de connaître l'ancêtre de ma famille. En découvrant sa vie, j'ai découvert du même coup la source possible de mes aversions jusque-là inexplicables. Mon ancêtre, Simon Savard (Savard est mon nom, j'ai adopté comme nom de plume le nom de mon mari) était charron et vivait à Paris avec sa femme et ses six enfants. Un beau jour, voulant, le pauvre, améliorer sa situation, il décida d'émigrer au Canada avec sa famille. Il s'embarqua courageusement sur un navire avec sa femme, ses enfants et quelque cent cinquante personnes qui croyaient toutes, elles aussi, naviguer vers le bonheur.

Sur la Flûte Royale, comme sur L'Aigle d'Or, ce qu'il y avait à manger et à boire était de si piètre qualité que la majorité des passagers tombèrent malades et plusieurs moururent. Mon ancêtre dut regretter de n'avoir pas écouté sa Marie, qui devait bien avoir émis quelques doutes avant le départ, car il fut très malade au cours de la traversée et arriva à Québec dans un piteux état. Peut-être même perdit-il un enfant en mer, puisqu'on ne parle plus par la suite que de cinq enfants. Et c'est à cet homme malade, et citadin que l'on concéda, juste avant l'hiver, une terre en friche à l'île d'Orléans!!!

Ce dut être une expérience terrible. La preuve en est qu'au printemps, si ce n'est pas avant, il déménagea à Québec où il mourut des suites de sa maladie à peine un an après son arrivée au Canada. Sa veuve survécut, épousa un tout jeune homme qui l'aida, un temps en tout cas, à élever ses enfants. L'un des fils de mon malheureux ancêtre fit quatorze enfants dont l'un devint le premier colon de l'île aux Coudres où sa femme donna naissance au premier enfant de l'île. Il semble qu'ils y furent heureux, car ils ne s'éloignèrent plus du comté de Charlevoix où ils vécurent aussi à Baie-Saint-Paul. Et j'aime aussi Baie-Saint-Paul...

Donc, je découvre que la source de mes attirances et de mes aversions se situe peut-être quelque part dans ma chaîne d'ADN...

Mais, merde de cette généalogie! j'ai une amie qui se passionne pour cette science. C'est plus qu'un passe-temps pour elle, c'est une véritable obsession d'arriver à dresser l'arbre généalogique de tous les gens qu'elle côtoie. Elle est devenue très experte. Elle a tout de suite voulu fouiller dans ma généalogie et celle d'Ingram, pour nous offrir la liste de la lignée de nos ancêtres... Déjà qu'Ingram avait participé à la rencontre monstre en Beauce des Doyon et y avait entraîné nos enfants... ouais! La famille d'Ingram s'est même permis d'écrire un livre pour relater les aventures, très originales, de cette famille. Ce qui a impressionné mes enfants au plus haut point.

Aussi, quand j'ai tenté de leur offrir la liste de mes pâles ancêtres, que j'ai voulu leur raconter leur pénible arrivée au Canada... eh bien, aucun effet! Ça ne les regardait pas, paraît-il, ce n'était pas leur nom... Allons donc! Pas modernes ces enfants-là, un seul nom. Comme s'il n'y avait pas ma moitié de chromosomes en eux? Que seul le véloce petit spermatozoïde d'Ingram avait réussi à les faire ce qu'ils sont. Tous mes gènes se sont hérissés comme des poils de chat devant un chien. En un instant, j'ai imaginé mes enfants avec un seul oeil, un seul bras, une seule jambe, des monstres quoi.

Avant de quitter Miami je dois absolument décrire à l'écureuil le lever du soleil sur la mer, lui qui n'a jamais vu le soleil se lever ailleurs qu'au-dessus des montagnes. Il va aimer, c'est sûr. Je m'habille en vitesse, le soleil ne m'attendra pas. Je sors. Le jour est encore enveloppé d'une mince pénombre. Je passe à travers le jardin désert dont les luminaires, encore allumés, reflètent dans l'eau lisse de la piscine leurs quatre lunes. La plage est muette. Déserte, avec un unique petit château de sable que la marée a épargné. La mer est calme. On dirait un immense lac dont les eaux se fondent à l'horizon dans une brume mauve. Au loin flotent les lumières floues d'un vague navire. Le silence de la nuit plane encore sur la plage sans mouettes.

Puis, un oiseau trace une première ligne noire sur l'horizon mauve. Deux autres suivent. Le trafic du ciel reprend lentement au-dessus de la plage où le petit château de sable continue de témoigner du passage d'un enfant hier. J'attends le soleil dans ce silence étale en exécutant quelques mouvements de tai-chi. Une danse au bord de la mer, au bord des bruits du jour. Avec comme seul témoin le petit château de sable abandonné sur la grève.

Je m'arrête soudain. Car pareil à un rubis étincelant le soleil s'élève de la mer... Eh oui! crois-moi, petit écureuil, le soleil sort de la mer, montent lentement revêtir ses rayons flamboyants derrière l'écran de brume mauve qu'il transforme en large étang rosé. Puis, il réapparaît en boule parfaite. Si étincelante que je

dois fermer les yeux pour ne pas voir mille rondelles éblouissantes s'imprimer sur ma rétine.

Quand j'ouvre les yeux, une femme et son chien s'aventurent déjà sur la plage. Sur la mer je distingue maintenant clairement trois navires, et les moteurs de plus petits bateaux commencent à déchirer le silence. Un pêcheur arrive avec sa canne à pêche et son seau. Les oiseaux exercent leurs ailes. Le petit château de sable est toujours intact. La plage devient de plus en plus habitée. Les nouveaux touristes ramassent des coquillages. Je ne suis plus seule avec la mer. Je rentre prendre mon petit déjeuner.

Le spectacle du lever du soleil a duré vingt minutes. Si l'écu-reuil ne croit pas que le soleil sort de la mer, je comprendrai. Pour lui le soleil ne dort pas au fond de la mer, mais dans le cœur des montagnes. À chacun ses propres illusions optiques. Je retourne au Québec demain.

Au Québec, l'endroit qu'habite l'écureuil, pour qui j'écris, est tout en ciel. Un ciel profond enchâssé dans la couronne verte des montagnes. Le soir dès que les étoiles s'allument on sent l'univers des autres galaxies nous frôler. Et quand tout est devenu bien noir, on croit voguer dans la nuit infinie du cosmos.

Ce soir, il y aura une éclipse de Lune. Quand l'écureuil aura fini de s'agiter autour du chalet, il sera l'heure. Venus brille déjà comme un gros diamant dans le ciel à peine assombri. La lune, bien ronde et vivante au-dessus de la montagne sombre, descend en éclairant de plus en plus le sol. L'ombre de la Terre commence à glisser sur sa surface blanche, ce qui me convainc tout à fait que je suis bel et bien une voyageuse de l'Espace en train de naviguer sur mon astronef Terre entre le soleil et la lune. Reste à savoir où s'en va mon vaisseau dément. Vers quelle destination? Avec sa cargaison d'hommes qui s'entretuent, d'enfants qui meurent de faim, d'amours amochés par ce siècle du moi d'abord. Personne ne répond. À part quelques gourous au regard brouillé qui reportent d'une date à l'autre une fin du monde catastrophique. Chassons ces idées pessimistes!

Ce siècle n'est-il pas fabuleux avec sa flopée de gens aux sourires automatiques? Ces gens qui lancent des poignées de *je vous aime* comme des confettis... sur les foules de préférence. De plus, ce siècle n'est-il pas le siècle des génies? J'en côtoie chaque jour...qui s'efforcent de me faire sentir stupide. De sorte que je n'écris plus que pour l'écureuil, qui lui n'a aucune prétention.

Pour me rendre au royaume de l'écureuil, il me faut emprunter une route sinueuse, traverser un paysage somptueux de montagnes, longer une large rivière qui ne peut plus étonner des touristes dégénérés par sa surface couverte de billes de bois. Ses eaux libres poussent maintenant les voiliers blancs tout au long d'un paysage changeant avec les heures comme avec les saisons. Parfois, ses eaux calmes doublent le paysage déjà si impressionnant en un seul exemplaire. D'autres fois, les montagnes ont l'air de flotter, irréelles, enroulées dans des d'écharpes de brume. Le soir, la lune s'amuse à bondir d'un côté à l'autre de la route tournoyante. En automne le paysage chavire dans une mer de couleurs et de lumière.

Ce matin, je flâne assise près de la rivière. Je surveille le bourdon qui voltige d'une fleur de trèfle à l'autre. Son corps jaune se courbe, épouse la forme de la fleur qu'il tète. Est-ce qu'il pense? Ingram dit qu'il ne doit pas penser grand-chose. Qu'est-ce qu'on en sait? que je dis. Un petit silence et Ingram ajoute :

— Tu pourrais pas parler de moi dans ton livre plutôt que d'un bourdon! Je réponds que si je parlais de lui, il n'aimerait peut-être pas ça, tandis que le bourdon... Les gens aiment tous qu'on parle d'eux dans les livres... mais à leur façon.

On ne sait rien des autres. Et il y a tant d'autres. Chaque maison dans le monde enferme des humains. Chacun a une histoire. Toutes ces histoires additionnées créent l'Histoire. Chaque seconde des bébés naissent, des gens meurent. La vie et la mort se croisent. On naît, on apprend à parler, à marcher, à lire, à écrire, à découvrir le monde. On joue un temps. À l'adolescence on penche un moment entre l'enfance et un monde incertain. On est

sûr qu'on va changer le monde. Comme les autres avant nous on ne change rien. On se coule lentement dans le moule des hommes. On refait les mêmes gestes que nos parents. Nos parents disparaissent. Nos amis aussi. Nous commençons à nous sentir seuls... à penser que nous partirons aussi. Et à force de voir la vie se répéter, nous parvenons à joindre toutes nos questions en la seule qui laisse les plus intelligents comme les plus sots complètement cois : À QUOI ÇA SERT?

Les rêves nous parlent, qu'on dit. Il y en a un qui a essayé de me parler la nuit dernière. Malheureusement, je ne connais pas la langue des rêves. Je ne peux que les raconter. Dans ce rêve, je me retrouvais chez une vieille voisine que, petite, j'allais visiter avec ma mère. Cette femme portait des robes sombres, longues jusqu'aux chevilles. Aujourd'hui elle serait à la mode. Elle se lamentait chaque soir devant le portrait de son mari décédé, se plaignant à lui de ce que Dieu semblait l'avoir oubliée, elle, sur la Terre...

Dans mon rêve, je remarquai que son salon, qui m'intriguait tellement alors parce que la porte en était toujours fermée, était maintenant grand ouvert et tout ensoleillé. J'y entrai comme je n'avais jamais pu le faire, mais l'avais tant désiré. Je m'approchai d'une grande porte-fenêtre qui laissait entrer tout ce soleil. Et j'aperçus, en contrebas, une rivière étincelante, un paysage infiniment vaste, extraordinairement lumineux et attirant. Une vision magnifique. Mais je vis aussi que la porte-fenêtre donnait sur un balcon sans garde-fou... J'en éprouvai aussitôt une forte angoisse, effrayée que des enfants puissent venir là, attirés par la beauté du spectacle... et tomber en bas.

Cette semaine, j'ai emprunté deux livres de Marguerite Duras à la bibliothèque: *Écrire* et *Yann Andréa Steiner*. Ces livres, je suis tombée dessus par hasard. Je cherchais le livre d'un auteur dont le nom commençait par D, finalement, après avoir feuilleté

le livre recherché, j'ai perdu le goût de le lire. Alors j'ai vu les livres de Marguerite Duras à côté et le titre *Écrire* m'a attirée. Je suis toujours curieuse de découvrir ce que les autres écrivains pensent de l'acte d'écrire. J'ai dévoré ces livres en quelques heures, éblouie par le magnifique poème que sont les pages sur la mort du jeune aviateur anglais. Mais je désirais surtout connaître la conception de l'écriture de Marguerite Duras. Pour voir si je suis vraiment un écrivain...

Marguerite Duras affirme que, si elle savait ce qu'elle va écrire avant de l'écrire elle n'écrirait pas, ce ne serait pas la peine. « Écrire c'est tenter de savoir ce que l'on écrirait si on l'écrivait » dit-elle. Ça me rassure. J'ai toujours déploré de ne pas avoir, comme plusieurs, toute mon histoire dans la tête avant de l'écrire. Je ne sais jamais rien moi de ce que je vais écrire. Enfin très peu. Tout cela est flou dans mon cerveau jusqu'à ce que le papier appelle les mots, les ordonne, me désensable cette histoire que j'étais incapable de discerner avant de l'étaler de tout son long dans le livre que j'écris. Sans cette curiosité, comme devant un film qu'on s'appête à visionner et dont personne n'a eu la malencontreuse idée de nous révéler la fin, je n'écrirais pas.

Jack London, lui, prétendait que pour écrire un livre il suffisait de s'asseoir et d'écrire quelques pages chaque jour, seulement quelques pages, car après la qualité baissait. Au bout de quelques mois, on aurait écrit un livre, affirmait-il. Mais serait-on pour autant un écrivain? Je crois que Jack London oubliait la pile de manuscrits, aussi haute que lui, qu'il a écrit avant d'être reconnu écrivain.

Anaïs Nin, quant à elle, recommandait d'écrire et d'écrire pour acquérir une solide technique d'écriture, afin que, quand arrive l'inspiration on puisse aisément lui donner sa forme. Ces écrivains prouvent tous la même chose. On n'est pas écrivain parce qu'on a écrit un livre. Mais parce qu'on a creusé lentement, courageusement, opiniâtrement la réalité pour essayer d'atteindre des racines de plus en plus profondes.

Ce flou de l'écriture, non encore écrite, me ramène à un flou beaucoup plus embarrassant. Je ne sais pas s'il s'agit d'une particularité de mon cerveau, mais quand j'arrive dans une ville inconnue, je la vois d'abord tout à l'envers. Je dois y demeurer quelques jours pour que ses rues et ses édifices se placent au bon endroit, c'est-à-dire demeurent là où les habitants de cette ville les voient. Je suis toujours étonnée après ces quelques jours de découvrir que le cinéma, que je croyais situé sur telle rue, s'est déplacé sur telle autre, même que cette même rue s'est établie dans la direction opposée de celle où j'avais cru l'apercevoir en arrivant. De sorte que, quand toutes les rues et les édifices de cette ville arrêtent enfin leurs étourdissants déplacements, je me retrouve dans une ville complètement différente de celle de mon premier regard, mais où il me devient aisé de circuler sans me perdre. Car alors elle ne bouge plus. Peut-être est-ce pour cela qu'on me taquine souvent sur mon manque de sens de l'orientation?

Mais je reviens à Marguerite Duras et à ses réflexions sur l'écriture. Elle dit encore qu'une femme écrivain c'est difficile à vivre pour son conjoint. Il me faudrait demander à Ingram. Sans doute qu'un écrivain, femme ou homme, c'est malaisé à vivre. Parce que ça peut vous dire vos quatre vérités, celles que vous n'aimez pas entendre. L'écrivain observe minutieusement son entourage pour constituer ses personnages. Lucide, il voit les gens tels qu'ils sont. Et, c'est bien connu, personne n'aime sa vraie image. Même pas moi.

Voilà qu'il pleut encore. Rien de nouveau, il a plu tout l'été. J'ai un peu honte d'avouer, après cet affreux été pour tout le monde, que j'ai toujours aimé la pluie. Les gouttes d'eau forment en ce moment un rideau d'étincelles mouvantes devant ma porte ouverte. Une cloison de cristal. Je passe à travers jusqu'aux images de l'imagination. Le corps d'Ingram déchire l'écran d'eau. Je reviens sur mes pas. Ingram dit qu'il déteste la pluie. Mais la pluie s'en fiche, elle n'a pas besoin de l'amour des hommes, elle continue de tomber, de détremper mes phrases. Je les enfile une à une

avec précaution pour ne pas les briser. Pour permettre aux paroles de sécher, de traverser les minutes pour écrire ce livre.

Puis, arrive la saison des bleuets. Comme pour les fraises je ne me résigne pas à les abandonner aux ours ou aux écureuils. Parfois je m'éloigne un peu pour les cueillir. Je m'enfonce dans les sentiers, craintive, car j'ai peur des ours. — Les ours ne sont pas dangereux! me dit Ingram.

— Est-ce que tu t'es déjà trouvé nez à nez avec l'un d'eux? que je lui demande. Moi, si. Enfin pas tout à fait nez à nez, mais à travers la moustiquaire d'une fenêtre. C'est impressionnant quand ça se tient debout, de toute sa hauteur, bouche ouverte, en grognant. C'est là qu'on voit que leurs dents sont longues.

Contrairement à avant ma rencontre avec un vrai ours, quand j'imaginai pour rire que j'entrerais mon bras dans sa bouche et le tournerais à l'envers, j'ai peur des ours! Aussi, je suis les recommandations de ma mère, même si elle est décédée depuis longtemps : chanter ou parler fort. Je ne sais pas chanter, je choisis donc de parler fort. Comme je ne sais pas quel discours tenir aux ours, je les initie à la poésie. Je leur récite toujours les mêmes poèmes, ceux que j'ai réussi à mémoriser. Comme je n'ai pas encore vu un seul ours, j'en conclus que les ours, comme la comtesse de Ségur, haïssent la poésie.

La vie est farcie d'images farfelues. On peut la considérer comme une grande humoriste. On ne sait jamais quel tour elle va nous jouer. Ce soir-là, j'avais la tête farcie d'anglais... pas d'Anglais, de mots anglais! Je sortais de mon cours, il était dix heures, il faisait très noir dans le stationnement. J'étais si absorbée par les phrases anglaises, qui se colletaient encore dans ma tête avec les françaises, que j'ai ouvert la portière de l'auto sans m'apercevoir que ma voiture était beaucoup plus basse que d'habitude... Une fois assise, j'ai machinalement tourné la clé pour faire démarrer l'auto. Elle a démarré sagement, mais s'est obstinée par la suite, malgré mon insistance, à demeurer sur place.

J'ai fini par sortir pour voir ce qui n'allait pas. La conductrice de la voiture d'à côté me renseigna :

— Vous n'arriverez pas à avancer madame, vous n'avez pas de roues !

Du coup, tout ce qui restait d'anglais dans ma tête s'évapora et fit place à la vision exacte de ma situation : mon auto n'avait plus de roues! Quand tous mes voisins de stationnement, devant leur impuissance à faire pousser des roues à ma voiture, eurent dégagé le terrain, je réalisai, malgré la noirceur, à quel point ma voiture était basse... Il me restait à appeler Ingram.

Après les dix minutes qu'il me fallut pour le convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie, il appela les policiers et un garagiste. Les policiers, comme le directeur de l'école quelques minutes auparavant, s'esclaffèrent comme devant un tour réussi de magie. Sans applaudir, toute fois. Il me restait les boulons, qu'ils dirent en les caressant. Le garagiste fit son devoir. Le directeur d'école aussi : il me reconduisit chez moi. Et je ne retournai plus jamais au cours d'anglais. This is the reason, I can not to speak english.

Mais ce ne fut pas la seule fois où la vie s'amusa à me rendre ridicule. Il y eut pire le jour, où pour un voyage en avion vers Vancouver, je me confectionnai un deux pièces dans un beau tissu acheté à rabais. J'allais bientôt découvrir la raison du rabais en regardant le costume de l'hôtesse de l'air...

Le voyage vers Vancouver prit huit heures, à moins que j'aie trouvé le temps particulièrement long. Impossible de rester assise aussi longtemps dissimulée dans mon banc sans éprouver un besoin pressant de me rendre aux toilettes. Ce que j'essayai de faire le plus discrètement. Hélas! devant les toilettes, il y avait file et dans cette file, alors que je commençais juste à croire que personne n'avait remarqué mon habillement, ma voisine se pencha vers moi et me demanda : — Do you like to work on this ligne? Heureusement que, grâce à ma précédente aventure, je pus répondre en toute sincérité : «Sorry, I dont speak english »

Je ne compte plus les fois où la vie s'est amusée comme ça à me ridiculiser. Moi qui pourtant l'ai accueillie à ma naissance généreusement dans mon corps sans le moindre soupçon de sa perfidie.

L'avion me fait penser au ciel. Et le ciel me fait penser à ce chanteur qui venait pratiquer sa voix avec Ingram qui l'accompagnait au piano. Les chanteurs aiment tellement chanter! Il ne chante plus. Il est mort. Si subrepticement, qu'Ingram, ignorant son départ furtif, essayait en vain de l'appeler pour connaître la raison de son silence. La raison était grave : il était mort. C'est toujours difficile à croire. Peut-être que ce l'était même pour lui.

Car une nuit j'ai fait un rêve étrange. Cet homme allait et venait dans ma maison, comme ça, en pleine nuit. Je lui répétais qu'il n'avait plus affaire chez moi maintenant, plus question d'y venir chanter! Comme il continuait de se promener de long en large dans le salon, comme si de rien n'était, je lui ai dit la vérité :

— Écoute, tu es mort! Il faut t'en aller d'ici! paraît qu'il y a une lumière... suis là! ne reste pas ici à flâner, j'aime pas ça. Va-t-en vers la lumière qu'on dit qu'il y a...

— Alors, à sa manière particulière de répondre aux questions en en posant une autre, il pencha, selon son habitude, sa tête de côté, et me dit :

— Comme ça, tu crois, tu crois réellement toi : que je suis mort?

— Oui! tu es bien mort, lui dis-je, sans ménagement. Je ne sais pas s'il a accepté ma vérité, mais je n'ai plus jamais rêvé de lui.

La mort me ramène à l'image du cimetière de mon village. Cimetière pas comme les autres. Dans tous les cimetières du monde les enfants vont jouer, paraît-il. Ces cimetières doivent donc avoir l'air de pelouses joyeuses avec un tas de petites pierres bien rangées, et des fleurs. Des cimetières inoffensifs.

Mais pour le cimetière de mon village, il en était tout autrement. C'était un lieu habité par des centaines de visages, qui ne devaient plus avoir formes humaines depuis le temps qu'ils étaient enterrés. Mais on pouvait tous les reconnaître à cause des noms sur la pierre qui dessinaient aussitôt une silhouette dans la mémoire pour la déformer ensuite en un spectre d'épouvante. Il n'était pas question d'y aller jouer, ni même de passer devant la nuit. Même le jour sa grande plage de gazon ensoleillé devenait suspecte dès qu'on y posait les pieds. Son silence s'emplissait d'images parlantes, on se mettait à leur causer pour les faire taire, leur disant de se recoucher bien tranquillement sous la terre, de nous laisser déposer des fleurs, ou semer des graines pour ne pas avoir l'air de les abandonner. Et l'affaire faite, on s'enfuyait très vite avant que leurs grands bras puissent nous rattraper. Seulement d'y penser nous faisait frissonner... encore aujourd'hui je préfère parler d'autre chose...

L'écriture par exemple. Les ténèbres de l'écriture. Me rappeler toutes les fois que j'ai tenté de mettre fin à ce stupide dressage de phrases, qui ne rapporte rien, prend tout mon temps, n'intéresse même pas mes meilleurs amis. Encore moins la télévision, la radio, les revues, les journaux, et parfois même pas les éditeurs. Peut-être l'écureuil, mais ce n'est pas certain.

Pourquoi m'asseoir des heures pour écrire? Pourquoi ce que j'écris serait-il plus intéressant que tout ce qui se dit autour de moi sans la prétention d'un livre? Je l'ignore.

Au cours de ces derniers trente ans, j'ai tenté en vain plusieurs cures de désintoxication pour me guérir de cette vilaine manie d'écrire. Par exemple, en me contraignant à compter les livres qui ne sortent jamais des rayons des bibliothèques, en visitant les Salons de livres pour prendre conscience que tous ces livres, que j'aperçois dans chaque kiosque, ne représentent qu'un très, très, léger pourcentage du stock complet de chaque éditeur. En plus de la masse de livres que chacun d'eux a fait pilonner... Ou mieux, en tentant de réaliser que, malgré le nombre incalculable de livres que j'ai lus dans ma vie, il reste un nombre inimaginable de livres que je n'ai pas lus. Un nombre si inimaginable

qu'il est absolument impossible à personne de lire, ne serait-ce que les titres, de tous les livres déjà écrits sur la Terre. Pourtant, continuer d'écrire, après avoir pris conscience de tout cela, est encore plus inimaginable...

Si je contourne habilement le cimetière du village de mon enfance, je peux retourner sans crainte dans le passé de ce village pour y regarder se croiser les trains. Entendre leurs accouplements bruyants qui brisaient notre sommeil. Revoir la gare animée par les voyageurs en attente et les villageois, dont la seule distraction était de venir les observer, l'usine blanchie à la chaux, la rotonde, me laisser bercer par les ronronnements des locomotives arrêtées ou sursauter à chaque rejet bruyant de leurs vapeurs blanches. À chaque changement de saison voir arriver la flopée nouvelle de jeunes cheminots qui chambardaient le cœur des jeunes filles et rendaient jaloux leurs prétendants attirés. Mais repartir avant que l'hiver ensevelisse ce village sous la neige. Quand seule la fumée des cheminées trace de longs chemins blancs sur la plaine pâle du ciel...

Plutôt y revenir à l'été qui donnait naissance à des fêtes bruyantes où couraient d'inépuisables petits chevaux de bois. Où roulaient des roues de fortune. Où filaient loin de leurs cibles des flèches maladroites. Où tombaient à côté des trous numérotés les sacs de sable. Pendant que dans les tentes closes des destins fabuleux surgissaient des boules de cristal... Dans les nuits chaudes où une mutine brise créait des bruits d'averses avec les feuilles des peupliers, des musiques montaient jusqu'à la lune, crachées jusqu'au matin par des haut-parleurs en cloche. Musiques qui luttaient vaillamment contre les grincements de ferraille des trains.

Des jeunes femmes en gants blancs promenaient leurs bébés joufflus sur les trottoirs de bois au milieu des frais bouquets de jeunes filles, qui leur imaginaient des bonheurs excessifs. Il y

avait un mariage chaque samedi. Et ces mariages duraient. Même si parfois ils rendaient les femmes tristes et les hommes hargneux. Le curé se réjouissait de chaque nouveau mariage et s'accommodait lui, sans cérémonie, de sa fausse cousine-servante. Les avortements, comme le pain, se faisaient à la maison. Le vacarme des trains brouillait les conversations et peut-être les pensées. Un voile de suie tachait les draps à sécher sur les cordes à linge. Les poudreries de l'hiver étouffaient les enfants qui s'en allaient à l'école sur des chemins rendus flous par les bancs de neige.

Ce village était un monde petit et triste. Un petit village avec un terrifiant cimetière où on pouvait lire en grosses lettres sur le portail d'entrée la phrase lapidaire : « **Nous avons été ce que vous êtes. Vous serez ce que nous sommes.** »

Il pleut, eh oui! encore. Pas question d'aller vivre avec l'écuireuil aujourd'hui. Ingram propose d'aller visiter un ami. Je vais d'abord vérifier comment mes roses se comportent sous la pluie. Trois sont fleuries. J'en cueille une pour l'ami. Les hommes ont autant besoin de roses que les femmes. Juste une rose, les roses sont faites pour être admirées une à une. Au long de la randonnée en auto j'examine ma rose sous ses perles de pluie, ses pétales encore un peu chiffonnés autour de son cœur caché. Cette fleur magnifique n'était qu'un minuscule bourgeon deux jours passés. Bien plus, le rosier lui-même ne semblait rien d'autre qu'un bout de bois sec au printemps. Dire qu'il y a des gens qui ne voient rien là d'étonnant. Aucun mystère qu'une fleur, aussi parfaite, puisse apparaître sur ce qui paraissait au départ un stérile bout de bois.

Quand je regarde les arbres qui m'entourent, je m'émerveille de leur origine magique. La magie de la nature surpasse toutes nos inventions. Qui de nous a réussi à fabriquer un brin d'herbe? On a beau s'enorgueillir de notre intelligence, notre plein de savoir, se convaincre que l'origine de la vie est une opération toute matérielle, dont les savants sont sur le point de percer tous les secrets, reste qu'aucun de nous n'est capable de faire une vraie rose, un vrai brin d'herbe, même pas la plus minuscule graine...

Bien sûr, mon chat lui aussi prend tout comme ça vient. Pousse l'insouciance jusqu'à manger les premiers bourgeons de mes roses quand l'arbuste est encore bas. Peut-être qu'il essaie de devenir *florivore*, ce qui ferait le bonheur des oiseaux et des mulots.

En parlant de chat, je pense soudain à *tous les chats de ma vie*. Où sont-ils? Dans un paradis exprès pour chats ou bien leur

conscience s'est-elle mêlée à la conscience de tous les chats qui continuent de vivre?

Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont encore vivants dans ma mémoire. Souvent je leur demande pardon de les avoir si mal compris. Je n'ai pas toujours compris les chats comme je les comprends aujourd'hui.

Je puis maintenant imaginer la souffrance de *Minou Doyon* quand, m'étant absentée quelques semaines, je repoussais brutalement ses avances pendant que je défaisais mes valises. Comme il devait me trouver cruelle, ne pas comprendre que je lui avais manqué. Lui, le roi de la rue, respecté de tous les autres chats du quartier, avouait humblement que son bonheur n'était pas complet quand sa famille n'était pas là.

Car nous étions sa famille, celle qu'il avait adoptée en toute lucidité à un âge avancé. Malgré le tumulte des enfants. Même qu'il avait choisi l'enfant le plus jeune de la maison pour maître. Ce qui le contraignait à dormir contre une remuante petite cuisse potelée, vu l'impossibilité de s'installer de la tête jusqu'à la queue sur d'aussi étroits genoux. Heureusement qu'il parvenait parfois à dormir un peu plus confortablement sur le dos de ce petit maître, quand ce dernier regardait la télévision à plat ventre sur le tapis. Il avait même poussé son identification aux enfants de sa famille en acceptant de partager avec eux leurs bonbons, malgré le peu d'attrait qu'exerce d'ordinaire le sucre sur les chats.

Son amitié pour les enfants avait même la priorité sur sa responsabilité de chef de gang de la rue. De sorte que si l'un des enfants se trouvait alité par une quelconque maladie, il demeurait fidèlement couché près de lui jusqu'à ce que cet enfant soit rétabli. Et cela même pour celui qui n'aimait pas les chats. Son sens du devoir passait sur ces détails, il demeurait fidèlement là. Peu lui importait alors que les autres chats attendent patiemment leur chef à la porte.

C'était un très bon chat que j'avoue ne pas avoir su apprécier à son juste mérite. J'ai négligé de l'amener chez le vétérinaire quand il fut malade à son tour. Passons!

Ensuite, il y a eu Minou-Lion, un assez bon chat aussi, un compagnon de jeu des enfants, qui s'est fait écraser dans la rue... peut-être s'est-il suicidé par jalousie? Car j'avais accueilli Charbon qui m'avait choisie comme sa maîtresse et me manipulait avec ses prouesses, étant capable de faire le beau comme un chien, d'uriner dans le trou d'écoulement d'eau de la baignoire, de prononcer certains mots comme *viande*, *eau*, de me tirer par mes bas pour me mener où il voulait. Lui aussi a connu une triste fin... il ne savait pas déménager.

Et puis la belle Mimi avec ses nombreux amants et ses portées de chats, qu'elle me confiait aussitôt pour courir l'aventure, mais qui prenait fidèlement sa marche avec Ingram et moi chaque soir, nous suivait comme un chien, attendant patiemment, en jouant autour de nous, si nous arrêtions causer avec les gens du quartier. Étourdimement encore, je m'étais méprise sur ses sentiments... fatiguée de lutter contre les féroces puces qui considéraient son poil épais comme leur demeure permanente, je la confiai à un fermier, croyant qu'elle apprécierait les grands espaces. Mais elle se laissa mourir de chagrin...

Et ma confession continue... après avoir sauvé la vie de Ming chat mi-siamois mi-himalayen qui dépérissait dans une animalerie, après l'avoir nourri au compte-gouttes pour le forcer à vivre, fait opérer, dégriffer et traiter des mois pour ses mites d'oreilles, je l'ai conduit une dernière fois chez le vétérinaire pendant que de sa patte dégriffée il me flattait doucement la joue. Je n'oublierai jamais son dernier regard empreint d'une si immense incompréhension. Cette fois, avouons, Ingram et moi on a pleuré. On a juré que plus un poil de chat n'entrerait dans la maison.

Malgré cette promesse solennelle de ne jamais le remplacer, en ce moment mon chat Noir-Noir dort pas loin. Encore là, que c'est un chat qui s'est fortement imposé. Enfin que quelqu'un nous a imposé en le déposant tout petit devant notre chalet isolé. Que

faire devant ses pleurs déchirants et ses petites griffes qui s'agrippaient avec une telle vélocité jusqu'à l'épaule d'Ingram pour le supplier de ne pas l'abandonner tout seul dans cette forêt remplie de monstres terrifiants. Je dis "il" mais c'est "elle"...

C'est qu'au début le sexe d'un chat n'est pas très apparent. Mais le vétérinaire, sans erreur, l'a opérée pour ne pas mettre de chats au monde, plutôt que pour ne pas en semer. Mais je continue par habitude de lui servir des "il". Lui, elle, aussi pourrait se plaindre, si elle n'avait pas été trop jeune pour se rendre compte des nombreuses fois où j'ai essayé de la passer à d'autres.

Faut croire qu'elle nous était destinée. Peut-être était-elle la réincarnation de tous mes autres chats et destinée à m'enseigner à les comprendre enfin. À m'apprendre que les chats ne sont pas nés pour obéir, mais pour commander, que nous les hommes ne sommes pas leurs maîtres, mais leurs esclaves. Car elle obtient, d'un coup de tête, qu'on lui ouvre la porte à tout instant, d'un coup de patte, qu'on lui serve sa pâté, ou du lait, ou de l'eau, selon... et sa queue nous exprime sa satisfaction, ou pas. On obéit, à l'œil. Même qu'Ingram, bien que ce soit en maugréant, se lève pour la faire sortir ou rentrer, au plus imperceptible grattement la nuit. C'est son chat après tout, puisque ses genoux sont toujours choisis en grande priorité.

Dimanche dernier avait lieu, au lac Mékinak, un concours de chiens chasseurs sur la plage sauvage. L'exercice consistait à lancer un faux canard dans l'eau, à tirer un coup de fusil dans les airs et à siffler son chien. Le chien se précipitait à l'eau, nageait, rapportait le canard dans sa gueule et venait le déposer au pied de son maître. Tous les gestes des chiens étaient notés et minutés. On déclarait gagnant le plus rapide.

Si mon chat avait vu ça, il aurait ri. Lui, elle, m'aurait plutôt fait nager pour lui rapporter sa proie échappée. Et je n'aurais même pas obtenu de points, c'était dû. Mais je suis injuste envers mon chat, car "elle" sait aussi dire un court merci quand on lui

ouvre la porte pour entrer durant les nuits glaciales d'hiver, même si elle peut aussi grommeler si on a mis trop de temps à obéir à son message télépathique, englués qu'on était dans le sommeil.

Ce matin j'ai marché dans ma forêt. J'ai parcouru mes différents sentiers, que j'appelle rues : ma rue de l'eau (parce qu'elle suit la rivière), ma rue de l'étang (parce qu'elle contourne l'étang), ma rue de la lune (parce que la lune apparaît au-dessus d'elle le soir), et ma rue du soleil (parce qu'elle est toujours ensoleillée). J'ai appuyé mon dos contre le grand pin pour voir s'il allait me parler, comme le prétendent certains livres. Je crois que cet arbre-là est muet. Enfin je ne comprends pas le langage des arbres. Soit que je sois trop sotte ou pas assez. Il ne m'a rien dit.

Je suis certaine maintenant qu'un arbre ne peut pas parler. D'abord, la forêt serait beaucoup trop bruyante et leurs voix couvriraient le chant des oiseaux. Les arbres se taisent et respirent seulement. Ils représentent la conscience à son plus bas échelon. Ils perçoivent le vent dans leurs feuilles et la caresse chaude du soleil. Aussi le froid de l'hiver. Ils sentent l'écureuil courir tout au long de leur tronc. Ils gardent les nids des oiseaux qui leur font confiance. Ils vivent dans un univers de silence, car ils n'ont pas d'oreilles. Premiers écrivains et comptables du monde, ils écrivent dans leur tronc le cycle des saisons et comptent les ans. Ils sont vieux sans que cela paraisse. Ils en deviennent même plus beaux. À l'automne, ils laissent tomber doucement sur le sol leur manteau de feuilles.

Le grand pin lui préfère garder ses aiguilles tout en semant autour de lui ses petits. Mais le plus souvent, l'écureuil, plutôt que d'enfouir ces cônes, en fait un tapis. Si le grand pin avait des yeux, il pourrait voir très loin, au-delà de l'étang, au-delà de la route. Mais ça se voit qu'il est aveugle. Il étire ses branches autour de lui comme des grands bras tendus pour garder les autres arbres à distance et tâter si quelqu'un vient dans le sentier.

Même si ce soir le ciel accueillera ses étoiles filantes, car nous sommes le onze août, et les verges d'or sont fleuries, le grand pin ne verra rien du spectacle des perséides. Il aura l'air d'un grand fantôme sombre, absolument muet, même si la lune s'absente pour lui laisser voir plus clairement les étoiles. Il ne dira rien, ne verra rien, ne saura même pas ce qui se passe d'étrange dans le ciel. Il est la conscience au plus bas de la vie, encore dans l'extase silencieuse et pure des débuts et... et... je ne suis plus aussi sûre que le grand pin ne m'a pas parlé...

J'écris devant la fenêtre, comme devant un tableau à trois dimensions. Y coule une rivière entre des épinettes et des cèdres. J'entends, à travers la moustiquaire, les gargouillements réels de l'eau. L'écureuil court sur la branche qui effleure ma fenêtre, il me regarde un moment de près. Derrière se dresse une haute montagne verte. En ce moment mon bonheur est complet.

J'écris encore quelques lignes, puis je me lève, je sors, je marche, m'enfonce dans le tableau. Parfois, la rivière est basse, douce, je puis la traverser à pied. D'autre fois, l'eau est si haute, si furieuse, je ne peux même pas m'y baigner. Aujourd'hui, je peux y flâner dans mon bain à remous creusé à même les pierres. Pas besoin de chlore, l'eau est changée chaque seconde, des petits poissons tournoient autour de moi. Vous aimeriez y être?

Alors, rêvez d'une eau pure douce comme la mer de Virginie, à un coin solitaire où l'on peut pêcher la truite devant sa porte. On peut pêcher, j'ai dit. En prendre c'est autre chose, il faut plus que la courte patience d'Ingram. On s'endort en écoutant les gazouillis apaisants de la rivière et au printemps le concert des grenouilles dans l'étang. On vit avec l'écureuil, le tamia, le renard, le lièvre et le chevreuil. L'ours, n'en parlons pas puisqu'il n'aime pas la poésie. Aujourd'hui, c'est une journée d'été, de cet été qu'on n'a presque pas eu. Et, merveille, les insectes semblent en congé.

Encore un rêve qui a essayé de me parler cette nuit en m'entraînant dans une aventure épuisante. Nos rêves construisent des scénarios avec les images floues qui flottent à la frontière de notre conscience. Sans doute pour nous aider à traverser la longueur des nuits...

Voilà : bravement, téméairement, j'avançais sur une piste encombrée d'obstacles, des marécages à travers lesquels il me fallait suivre un chemin inconnu, le suivre sans me tromper. Soudain, j'arrivai à la maison de Félix Leclerc étonnée de la découvrir beaucoup moins belle que je l'imaginai. Une maison mal construite et délabrée. C'était presque impossible d'y passer d'une pièce à l'autre tant les couloirs qui les reliaient entre elles étaient bas et tordus. Félix était assis et ne me parlait pas.

Sa femme était plus affable, elle finit par m'inviter à dîner. Je refusai, car je devais continuer ma route. Aussi, je sentais que Félix ne tenait pas du tout à ce que j'accepte l'invitation. Il me semble avoir visité aussi d'autres maisons d'écrivains dans ce rêve. Mais ce matin, je ne me rappelais plus lesquelles. Enfin, je sortis avec soulagement de la maison de Félix et continuai ma route. Le chemin devenait de plus en plus rebutant. Je m'enfonçais dans des eaux bourbeuses dont je craignais la profondeur, car je ne savais pas nager. Mais en apercevant les joncs qui poussaient dans ces eaux, je fus rassurée. C'est donc que je pouvais m'y tenir debout. Cependant, j'étais si fatiguée que je craignais de ne pas pouvoir continuer d'avancer. À ce moment apparut une petite embarcation, elle flottait à l'envers sur l'eau brumeuse du marécage. Je pouvais la retourner et monter dedans... Pressentant que je n'avais plus qu'une faible distance à

franchir, j'optai plutôt pour continuer à pied à travers la boue et les joncs. En effet, après encore quelques efforts, j'aperçus une deuxième embarcation beaucoup plus grande que la première. Elle était également retournée à l'envers. Elle reposait au pied d'un escalier sur la terre ferme de la cave sombre où j'étais parvenue.

À ce moment, la mémoire me revint de ce qui m'avait été révélé au départ: c'était l'endroit à atteindre. Je devais frapper trois coups sur l'envers de cette barque pour qu'on m'ouvre. Je mobilisai mon reste d'énergie et dans un dernier effort, à l'aide d'un bâton, je frappai trois fois sur l'embarcation. Aussitôt, une porte s'ouvrit au haut de l'escalier me découvrant une femme entourée d'une lumière éclatante. Elle me dit, toute souriante: « Tu vois, tu y es arrivée... » Mais j'étais si épuisée! Agrippée aux marches de l'escalier je pleurais de joie, de fatigue, heureuse d'avoir accompli un chemin aussi rude, aussi impossible, et la femme ajouta : « j'étais certaine que tu réussirais... »

En examinant la femme de nouveau, je m'aperçus... que c'était la propriétaire du magasin où, petite fille, j'allais acheter des bonbons...

Si j'écrivais pour les hommes, je devrais leur faire plaisir, leur écrire une histoire. Un roman avec de faux personnages qui vivraient de fausses aventures. Une vie inventée remplie d'histoires, sordides de préférence. Pour plaire aux hommes, je leur raconterais des mensonges.

Prenez madame Bovary... Flaubert nous fait croire qu'elle est intelligente et pleine d'imagination, que Charles, son mari, est un homme vulgaire, sans envergure. Pourtant Emma Bovary a le cerveau plus rempli d'illusions que d'intelligence, puisqu'elle tombe constamment dans les bras d'hommes qui profitent tous de sa naïveté. Si elle avait été le moindrement intelligente, plutôt que de forniquer avec le premier venu, de s'ennuyer et de dépenser tout l'argent de son mari, elle aurait fait de la peinture, se

serait occupée de son enfant, aurait écrit de la poésie... ou du moins trouvé une aiguille pour broder quelques petits points.

Aujourd'hui, un médecin prescrirait des valiums à cette femme bourrée d'illusions, qui ne savait rien faire de ses dix doigts. Tandis que Charles, lui, travaillait au moins pour la faire vivre. Qu'il est raté son coup en essayant témérement de transformer un pied-bot en pied normal n'est qu'un échec parmi tant d'autres dans le monde médical. Je crois qu'avec une femme pareille, dans la vraie vie c'aurait plutôt été Charles qui se serait suicidé!

Mais comme j'écris pour l'écureuil, je n'ai pas à raconter de pareils mensonges. On sait très peu de choses des gens que l'on rencontre dans la vraie vie, tant le cœur des hommes est une chambre secrète, un coffre fermé. Qu'aucune clé ne peut ouvrir. Aucun être humain n'a jamais vu son âme vraie enfermée dans un livre. Tous les romans sont des histoires falsifiées. J'écris la vraie vie, je ne peux pas induire l'écureuil en erreur...

Tôt ce matin une flotte de gros nuages blancs et bouffis attendait dans le ciel que le vent se lève et les pousse ailleurs. À midi, le ciel est devenu uniformément bleu. Le vent ayant fini de balayer les nuages s'amuse maintenant à chatouiller les feuilles. La rivière est haute. On dirait que depuis qu'Ingram a placé trois marches pour descendre plus facilement s'y baigner, elle n'arrête pas de les recouvrir. Peut-être qu'elle s'imagine que ces marches ont été posées là pour la faire monter? Quand la rivière déborde ainsi le petit sapin se retrouve dans l'eau au milieu du courant, qui essaie de le déraciner. Mais il tient, entouré de tourbillons.

Sur l'étang, à l'ombre des quenouilles, trois fleurs de nénuphars roses flottent entre leurs feuilles. On dirait, au silence qui les entoure, que le héron à manger toutes les grenouilles. Je cueille encore des bleuets, mais c'est devenu comme jouer à cache-cache, ils se dissimulent sous les sapins, les épinettes, à travers les broussailles qui s'entêtent à envahir le sol.

Le tamia ne se montre pas depuis une semaine. À chaque fin d'été, c'est la même chose, il disparaît. Sa maison est fermée. Peut-être est-ce la date des vacances des tancias, comme en juillet celle des travailleurs de la construction.

Les arachides attendent en vain sur la galerie. Ce serait le temps pour le geai bleu de les subtiliser sans mécontenter personne, mais il ne se montre pas lui non plus. Peut-être que notre geai bleu a connu le même sort que notre engoulevent, qu'on a retrouvé mort près de la corde de bois. Mort sans avoir pu laisser de descendants, car on entend plus cette saison le cri strident du bois pourri. Peut-être est-il mort du chagrin de ne jamais recevoir de réponse à son cri d'amour.

Sur la fin de l'après-midi, notre voisin s'est présenté avec son besoin maladif de couper des arbres. Il a examiné nos épinettes, en a vite repéré une dans laquelle les fourmis s'escrimaient à bâtir leur ville. Sans égard pour leur travail, il a voulu tout de suite abattre l'épinette pour l'empêcher de nous tomber sur le dos au premier vent. Ingram a tenté en vain de défendre l'arbre. La scie mécanique a rapidement réglé le destin de l'épinette. Une vingtaine de bûches s'empilent près du hangar. Le voisin est très rapide. En allant jeter les branches au long de la route, le voisin et Ingram ont rencontré deux chevreuils. Ils me décrivent l'image pour me faire saliver. J'étais restée à lire et j'ai manqué le spectacle. Je le regrette amèrement. Dans mon livre, je n'ai vu aucun chevreuil traverser les pages.

Ingram, lui, pense encore à son arbre. Il dit que les autres arbres autour doivent être tristes d'avoir perdu un des leurs. Il aurait survécu encore quelques années à l'attaque des fourmis, soutient-il. Je ne sais pas. Mais je connais une nièce qui est paraplégique à cause d'un arbre qui lui est tombé dessus un jour de grand vent. Ingram n'aime pas couper les arbres adultes. Il arrache des centaines de pousses chaque semaine pour permettre à certaines autres de s'épanouir en arbres. Mais chaque fois qu'il doit en abattre un grand, c'est un déchirement. Pour oublier son

arbre, il se met à converser avec un oiseau, qui lui répond de l'autre côté de la rivière. L'oiseau répond toujours par trois cris. Pour donner de la vraisemblance à leur conversation Ingram lui pose des questions spécieuses: deux plus un? L'oiseau crie trois fois. Ingram continue: cinq moins deux? L'oiseau crie trois fois. Ingram poursuit: dix moins sept, l'oiseau hésite... et répond par trois cris. Vingt moins dix-sept ? interroge Ingram, pour paraître augmenter les difficultés, et l'oiseau répond rapidement encore par ses trois cris. Nous rions. Et les trois cris qui suivent sont comme des rires d'oiseaux...

La vie avance à petits pas. On ne peut pas courir en avant pour découvrir ce qu'elle nous réserve. Aucune agence de voyages ne peut nous tracer un itinéraire de l'avenir. Par exemple dans combien de temps l'ange que vous allez épouser perdra-t-il ses ailes? En quel matériau sont fabriquées les ailes des conjoints pour se désintégrer aussi rapidement. Comment pénétrer les mystères de l'amour? L'amour semble la plupart du temps un train fantôme qu'on entend rouler et rouler sans jamais l'apercevoir. De plus en plus, le monde est rempli de relations éphémères.

La rivière court lentement aujourd'hui. Elle est si basse que l'énorme pierre, qui a la forme d'un bateau, est à découvert au milieu des rapides amortis. Je sens un petit air frais d'automne déjà. Partout, les verges d'or, les asters et les immortelles sont fleuris. Les herbes sèchent à l'orée du bois. Les nénuphars continuent d'ouvrir et de refermer leurs fleurs pour marquer la baisse ou la montée de la lumière. Les grenouilles sont tranquilles. Et les quenouilles sont formées.

La lumière n'est pas la même, plus basse qu'au début de l'été. Comme si le soleil lui-même se sentait fatigué. Bientôt, nous ne viendrons plus ici parce que le temps sera trop gris, trop sombre. Puis la neige éclairera le sol et les conifères paraîtront encore plus verts. La rivière, furieuse et solitaire, fera courir son eau noire entre ses rives de dentelles de glace. Mais encore une fois, Ingram et moi serons partis au soleil retrouver la mer.

Puis, novembre arrive. Je viens faire mes adieux à l'écureuil avant l'hiver. Mon voisin est là. Il a avec lui son chien, Marguerite. Drôle de nom pour un chien si on ne le voit pas. C'est que son pelage blanc et noir le fait ressembler à une vache. Les vaches s'appellent souvent Marguerite. Mon voisin est assis. Ce qui est anormal pour cet homme *superactif*. — Va voir! me dit-il, va voir au bout de mon terrain... ils ont construit l'arche...

— L'arche? Donc ils le feront!

— Eh oui !

Je disais parfois à l'écureuil que les hommes, venus ici partager sa solitude, se laisseraient sans doute un jour du silence et retourneraient à leur ville. Mais c'est le contraire qui se produit. Cette arche est la porte d'entrée d'un grand projet touristique. Un hôtel sera construit sur la montagne. Les touristes y viendront. Des touristes millionnaires de préférence. Les lacs et la rivière ne seront plus jamais seuls avec quelques hommes ordinaires et l'écureuil. Terminé ce silence caressé seulement par le chant de la rivière des grenouilles et des oiseaux. Demain les scies, les marteaux, les camions pour les matériaux de construction. La rivière ensemencée de poissons. Les lacs, plutôt que refléter le pays sauvage de l'écureuil, verront se mirer dans leurs eaux les demeures prétentieuses des hommes. Les rives de la rivière seront envahies par les touristes-pêcheurs. Chamboulé le paysage. Pareil à Miami où les Tours ont affadi la belle image de la mer.

Les millionnaires sont-ils donc des coucous, toujours à l'affût des nids des gens ordinaires pour se les approprier ?

Mon voisin est demeuré toute la journée prostré...

— À quoi bon! a dit cet ours solitaire, qui avait fui un jour pour la même raison le parc du Mont tremblant...

Marguerite, elle, continue de folâtrer, insouciante, à travers les touffes d'immortelles et les herbes séchées...

Tu peux continuer de courir maintenant petit écureuil. Les hommes mettent du temps à concrétiser leurs projets. Et ta vie est trop courte pour que celui-ci te concerne. Reprends ta course folle à travers les arbres encore présents... je ne te retiens plus. Va! Va! Va! poursuis ta course, ne m'écoute plus...

FIN

Achévé d'imprimer
par lulu.com
pour le compte des Éditions En Marge
Février 2011

